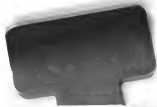


8276
bb 63





A. Monnier Calhoun
Leinwandpapier de reise
J. Maphum
8276 H. 63.

RÊVERIES

DE CH. FOURIER.



.....

.....

.....

.....

RÊVERIES

DE CH. FOURIER,

UTOPIE DES PHALANSTÉRIENS;

PAR

ISID. MASSERON.



J'ai le ton tranchant sur ma science, et
je cède le pas sur toute autre.

(FOURIER.)



NANTES,

IMPRIMERIE DE M.^{me} V.^e CAMILLE MELLINET.

—

1844.

•

•
•
•
•
•

RÊVERIES

DE CH. FOURIER,

UTOPIE DES PHALANSTÉRIENS;

PAR ISID. MASSERON.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? (LA BRUYÈRE.)

Souvent on croit hors de gonds de la raison que ce qui n'est que hors de coutume. (MONTAIGNE.)

Le monde policé est attaqué d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché. (MONTESQUIEU.)

Il y a stupidité à penser que ce qui n'a pas encore été fait, puisse se faire autrement que par des moyens nouveaux. (BACON.)

Les philosophes anciens et modernes n'ont pas voulu accepter l'organisation de l'homme comme essentielle-

ment bonne et convenante à sa mission terrestre. Ils l'ont tous étendu sur le lit de Procuste, pour lui rogner quelques désirs, quelques penchants dont ils ne pouvaient trouver l'emploi utile dans leurs doctrines étroites et mal conçues. Enfin, eux, chétives créatures, intelligences bornées, ils ont voulu rectifier, modifier, refaire à leur façon l'œuvre du Créateur Suprême, de l'intelligence infinie ! Aussi, à quel résultat sont-ils arrivés ? Les philosophes anciens, au mot de Socrate : « Je ne sais rien ; » et les philosophes modernes, à celui de Montaigne : « *Que scays-je ?* » C'est-à-dire que la plus haute philosophie, dans son vol désordonné à travers les espaces, pour trouver la raison d'être de chaque chose, pour reconnaître et saisir la loi immuable de Dieu, et obtenir, par son application intégrale, le règne de l'ordre et de l'harmonie universelle, la philosophie, disons-nous, est restée dans les vagues rêveries, dans les spirales vaporeuses et confuses de l'imagination humaine.

Au lieu de prendre l'humble attitude d'observateurs en face de la création pour en découvrir le code divin, ces philosophes se sont posés en tout-puissants maîtres, ordonnant à l'homme de modifier sa nature, œuvre de Dieu, condamnant en lui les principes les plus vitaux de son existence, et l'obligeant ainsi à un sacrifice perpétuel sur l'autel de leurs spéculations mesquines et compressives.

Alors, heurté, froissé, ballotté par mille systèmes incohérents et bizarres qui le tiraillaient dans les sens les plus divers, l'homme, ne trouvant la vérité nulle part, a senti grandir dans son âme le doute et tout son

cortège d'angoisses. A force d'entendre les voix les plus fortes et les plus retentissantes l'appeler par ici, par là, de tous les côtés, son oreille a été choquée par cette dissonance désespérante ; les croyances les plus saintes ont quitté son cœur, pour le laisser en proie au scepticisme amer. Demandez à ceux qui vous entourent combien leur foi est forte ? Tâchez de réunir, dans cette bigarrure d'opinions, des esprits, des pensées identiques, des vœux unanimes, une communauté d'idées, de principes entre un certain nombre d'hommes ? Vous verrez que ces grands ressorts de toute harmonie ont été brisés ; que les seuls rapports qui existent aujourd'hui entre les hommes, sont des rapports d'antagonisme et d'hostilité ; que chacun s'absorbe, se renferme dans son intérêt personnel, comme le limaçon dans sa coquille. Et si nous sommes forcés de constater un si triste état de choses, nous n'en chercherons pas la cause là où la généralité des esprits prétendent la trouver ; ce n'est pas dans les passions de l'homme, dans son âme, qui les résume toutes, que nous la verrons ; car le sentiment religieux qui existe en nous nous fait considérer comme un blasphème l'idée seule de placer le mal dans l'œuvre de Dieu ; *c'est dans la forme sociale actuelle* que nous allons la découvrir, dans la fausse combinaison de l'atelier humain, dans la mauvaise distribution de ses forces et l'hostilité de ses intérêts.

On le devine déjà, c'est de Fourier que nous allons parler, c'est dans ses œuvres sublimes que nous allons chercher le remède, et les esprits forts, les intelligences réputées bien trempées de sourire malicieusement à

l'idée que c'est un phalanstérien qui leur parle, un de ces phalanstériens qui, *bien avant dans les nuages, voient à travers leur optique de là-haut, la société fraîche, paimpante, à l'odeur de rose, innocente et bonne, gorgée de bien, riante, douce et vertueuse, avec des habits de fête et des paroles pleines de tendresse et de poésie*, etc. Eh bien, oui, riez comme il vous plaira, riez encore, riez toujours; nous ne sommes rien moins que disposés à nous immoler notre croyance!!... Châteaubriand a dit quelque part: « Si vous dépassez d'une » ligne les conceptions vulgaires, mille imbéciles s'é- » crient: vous vous perdez dans les nuées! Ravis qu'ils » se sentent d'habiter en bas, où ils taillent leur plume » et s'entêtent à penser. »

Il y a, en effet, une chose incontestable, c'est qu'il faut avoir un certain courage pour accepter ostensiblement une vérité avancée dans notre siècle sceptique et frondeur. Beaucoup d'esprits timides, pusillanimes, peuvent en entrevoir la pure clarté à travers l'épais brouillard de préjugés et d'erreurs qui nous enveloppe; mais ils hésitent et reculent devant le témoignage de leur raison. Ils préfèrent être réputés sages et sensés que de planter leur drapeau sur le terrain de l'avenir en attendant que le reste de l'humanité les suive; car, si la vérité peut être méconnue un instant, elle finit toujours par s'installer dans le monde. Son sort est même d'être méconnue à son apparition; et, on peut le reconnaître, elle a sans cesse été humiliée et bafouée par les scribes du temps, dans la personne de ses premiers interprètes! Socrate, le plus sage des Grecs, avala la ciguë.

Galilée fut mis aux fers pour avoir annoncé que la terre tourne. Christophe Colomb fut traité de visionnaire et repoussé dédaigneusement jusqu'à ce qu'il se fût adressé à Ferdinand le catholique et à Isabelle. Au VIII.^e siècle, le pape Zacharie I.^{er} déclara hérétique Virgile, évêque de Salzbourg, pour avoir dit qu'il y a des antipodes. Jésus-Christ lui-même fut accueilli par la foule qui criait : *Insanité!* (Il est fou!) Enfin, il n'est pas jusqu'à ce pauvre Parmentier qui, sous la grande révolution, faillit être victime du service qu'il a rendu à la France en y important la pomme de terre.

En France, nous nous passionnons pour les actions d'éclat. Avec les mots de gloire et d'honneur, on remue notre nature chevaleresque jusque dans ses fondements. A l'invocation de ces mots magiques, chacun est debout et prêt à marcher. Assurément, cela est beau, cela est magnifique, digne des enfants de la grande armée; mais nous devrions bien disposer un peu de cet enthousiasme en faveur des vérités découvertes dont l'éclat modeste doit aller illuminer jusqu'à la dernière génération des hommes. Notre indifférence à leur égard s'est manifestée de tous temps, et nous n'en avons revendiqué la gloire que lorsqu'à l'étranger on leur a donné le baptême du succès. C'est alors seulement que la vaccine, attribuée à *Jenner*, est reconnue descendre d'un français nommé *Rabaud*; que le bateau à vapeur mis en scène par *Fulton* est du comte de Jouffroy; que l'enseignement mutuel sorti des écoles de Lancastre, est de Saint-Paulet; que les filatures de lin sont de Girard; que l'éclairage au gaz est de Lebon, etc. Alors, il n'y a pas une découverte utile qui n'ait pris naissance sur

le sol français. Autant on a mis de mauvaise grâce et de mauvaise foi à accueillir celles qui y sont réellement venues, autant on met d'opiniâtreté à contester à l'étranger la priorité qui lui appartient... Ce serait à en rire, si le sujet n'était pas aussi grave !

En présence de faits aussi déplorables pour la dignité et l'intelligence de la France, toutes les fois maintenant que des découvertes surgissent avec un caractère d'innocuité et la prétention d'apporter un nouveau bienfait au monde, nous devrions nous mettre en devoir de les faire passer au creuset de l'expérience, afin d'en profiter s'il y avait lieu, ou d'en débarrasser les esprits, dans le cas contraire. Eh bien, non ! Boileau a dit que le Français naît malin, et le Français veut être avant tout *malin et facétieux*. C'est toujours avec le sourire sur les lèvres, l'ironie dans la bouche qu'il entend parler de ces prétendues rêveries scientifiques qui, comme la république de Platon, doivent rester éternellement dans l'humanité à l'état d'abstraction. Votre système est beau, vous dit-on ; il est grand, il est généreux, c'est l'œuvre d'une belle âme, sans doute ; mais... il faudrait refaire les hommes pour son application.

Voilà l'objection capitale, le grand cheval de bataille de tous les détracteurs de la théorie sociétaire. Et c'est à Fourier qu'ils s'adressent, à lui qui a pris l'homme tel qu'il sort des mains de la nature pour donnée invariable du problème social ; lui qui, contrairement à toutes les opinions émises antérieurement, a accepté chacun des éléments constitutifs de son être, en a demandé le développement intégral et équilibré ; lui qui a démon-

tré que toutes les plaies sociales proviennent précisément de ce qu'on contrarie la nature ; lui enfin qui le premier a proclamé nos passions bonnes en elles-mêmes , et qui a prouvé que leurs mauvais résultats actuels ne doivent pas être imputés à leur nature propre , mais bien au milieu social dans lequel elles agissent. Et l'on peut dire que pour réaliser la sublime conception de ce grand génie, il faille refaire les hommes ! Mais , voyez donc ? jusqu'ici les philosophes anciens et modernes ont dit à l'homme de vaincre ses passions , de se mettre en garde contre lui-même, contre sa nature , de se refaire , de se modifier sans cesse par conséquent ; et ils étaient logiques dans leurs conclusions , *car, dans l'état actuel des choses, cette contrainte est nécessaire ; la libre manifestation des passions préjudicierait aux intérêts les plus chers de tous.* Lui, Fourier, plein de respect pour Dieu , plein de confiance dans sa bonté, proclame que tout ce que Dieu a fait doit être bien fait, que le mal ne pouvant venir de lui, et le mal existant , le mal doit être attribué à l'homme.

Il voit dans les choses de l'humanité deux termes : *L'homme, œuvre de Dieu ; la société, œuvre des hommes.*

L'œuvre de Dieu, il l'accepte pour parfaite.

L'homme est fait par Dieu en vue d'une fonction à accomplir sur la terre ; il a reçu de lui des penchants, des attractions, des aptitudes, qui *lui révèlent*, *lui indiquent* la nature de cette fonction.

La société, œuvre des hommes, a subi déjà des transformations à l'infini, sans arriver encore à satisfaire les hommes. A la société seule donc sont imputables les

maux qui affligent l'humanité. Et Fourier le prouve ; car, contrairement à la généralité des philosophes qui se bornent à des critiques négatives, à côté du mal, qu'il fait toucher du doigt, il indique le remède, remède acceptable par toute intelligence dégagée de préjugés.

Ainsi donc, cette redoutable objection disparaît au plus petit souffle de la vérité, comme les palais enchantés de la Morgana aux premières clartés du soleil :

Toutes les virtualités de l'homme, toutes les forces constitutives de son être ne produisent aujourd'hui des effets subversifs que parce qu'elles sont entravées dans leur développement régulier. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, tout ce qui est comprimé au-delà de certaines limites éclate avec force et brise et détruit ce qui l'entoure. Chercher à transformer les bases essentielles de l'organisation de l'homme, comme l'ont fait et le font encore les philosophes moralistes, c'est vouloir mutiler notre nature en nous imposant un véritable travail de Sisyphe ; car l'homme renaît sans cesse avec ses éléments primitifs.

N'est-il pas manifestement plus rationnel et plus simple d'accepter, comme Fourier, l'organisation de l'homme, œuvre de Dieu, pour parfaite, et de combiner une forme sociale qui lui soit adaptable et convenante en tout point ?

Il y a une certaine similitude à établir entre la position actuelle des esprits et celle qui devait exister lorsque Copernic est venu annoncer à tous les savants que Ptolémée s'était trompé ; que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non le soleil autour de la terre. Cette

découverte, qui dérangeait complètement les idées reçues, est absolument analogue à celle que vient de proclamer Fourier. Jusqu'ici on a voulu opérer uniquement sur l'homme ; Fourier veut qu'on opère uniquement sur la forme sociale.

« Mais, dira-t-on, outre que réformer la société n'est pas petite affaire, il y a du danger à détruire ce qui existe maintenant, pour réédifier sur des plans nouveaux dont la valeur n'a jamais été sanctionnée par l'expérience. Les proverbes, qui sont la sagesse des nations, nous apprennent qu'il ne faut jamais quitter le certain pour l'incertain. Or, en admettant qu'il satisfasse en nous à tous nos sentiments de justice, de vérité et de raison, un système qui se présente à l'état de pure théorie, et qui tend à embrasser le monde entier dans son application, doit provoquer, dans les esprits sages et prudents, une réserve d'autant plus fondée, qu'ils ont eu déjà l'occasion de constater l'impuissance de certaines doctrines réformatrices. »

Assurément, voilà qui est parlé comme peu de civilisés (1) parlent. Cette fin de non-recevoir n'a pas l'ou-

(1) Civilisés. Cette expression choquera sans doute quelques oreilles délicates. Civilisés, civilisés, dira-t-on ; mais qu'est donc l'auteur ? Un barbare. — Ne vous en déplaise, cher civilisé, l'auteur est un phalanstérien, et un civilisé est aux yeux d'un phalans-

treueidante assurance que l'on trouve dans ces aliborons à l'écorce brillante qui fourmillent parmi nous. Il y a là du bon sens. L'appréhension qui s'y manifeste est légitime. Aussi n'aurions-nous rien à répondre, s'il était vrai, comme le laisse pressentir l'objection, qu'il s'agirait de raser brusquement et complètement l'édifice social, pour le réédifier sur de nouvelles bases. En thèse générale, pour éprouver l'efficacité de toute découverte, il faut l'expérimenter en petit avant de l'appliquer en grand. Opérer autrement, c'est opérer contre toutes les règles de la raison et de la prudence. Il ne s'agit donc pas de procéder violemment dans les épreuves, de renverser complètement l'ordre de choses actuel, comme l'ont voulu, jusqu'à ce jour, tous les partis politiques, tous les systèmes ayant pour objet de changer le mode de nos relations sociales; il s'agit purement et simplement d'un système clairement défini, méthodiquement exposé, qui a pour base l'association et l'organisation du travail, qui respecte tous les *droits acquis*, toutes les *positions gagnées*, et dont la vérification expérimentale peut être tentée sur 4 kilomètres carrés de terrain, dans un coin de la France, et sans compromettre le moins du monde le sort de la société existante. Si l'épreuve réussit, les hommes doivent s'en réjouir et en adresser des actions de grâces à la Providence; car la théorie sociétaire est la formule la plus élevée, la plus large, la plus com-

térien exactement ce que le barbare est aux yeux du civilisé. Libre à vous maintenant de rester civilisé ou d'entrer dans une période plus avancée de l'humanité.

plète de leur bonheur sur la terre; si, au contraire, elle faillit, l'humanité, en détachant encore une des fleurs de sa couronne d'illusions, reprendra son bâton de voyage, pour cheminer vers l'avenir et tâcher d'y découvrir un remède à ses souffrances.

Ainsi donc, les gens raisonnables et sensés auraient tort de concevoir la plus légère défiance contre un système qui, du moins, se présente avec un caractère si inoffensif. Il ne s'agit pas de bouleverser la société, d'y semer des ferments de discorde, de provoquer à la haine contre le gouvernement. Il s'agit, au contraire, d'éviter tous ces affreux malheurs, en appliquant un système de conditions positives capable de donner le bien-être à tous les hommes, en élevant le niveau de la richesse générale.

Notre société tourne dans un cercle fatal qui semble devoir nous faire aller successivement d'une révolution à une autre révolution. En dehors de la sphère politique, voyez ce qui se passe : lutte de l'intérêt individuel contre l'intérêt collectif, lutte entre les intérêts des différentes classes, lutte du capital contre le travail, exploitation du faible par le fort, indigence, fourberie, prostitution, antagonisme acharné entre toutes les forces sociales, qui, bien dirigées, devraient converger vers le même but, pour donner le bien-être à l'individu comme aux masses. « Partout, dit Fourier, on voit chaque classe intéressée à souhaiter le malheur des autres. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de *bons procès*; le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fiè-*

vres et bons catarrhes ; le militaire souhaite une *bonne guerre* qui fait tuer moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement ; le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 crimes ; l'accapareur veut une *bonne famine* qui élève le prix du pain au double et au triple ; *item* du marchand de vin , qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les bourgeons ; l'architecte , le maçon , le charpentier , désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons , pour activer leur négoce, etc. »

En un mot, dans notre organisation sociale , nul ne peut fonder sa fortune , son bien-être, que sur le malheur des autres.

Dans une société régulière , conforme aux lois de la justice et de la raison , les individus qui contribuent le plus à la production de la richesse générale, devraient évidemment en avoir la plus forte part et être placés sur le premier degré de l'échelle des honneurs. Aujourd'hui, qu'existe-t-il ? Est-ce le talent et le travail qui jouissent de ces avantages ? Non , c'est la ruse, la fourberie, l'agiotage. Le commerce est certainement une bonne chose en lui-même. Il faut bien qu'une partie des forces sociales soit consacrée à mettre les objets de consommation à la portée de chacun ; mais est-il raisonnable d'y engager la moitié de ces forces ? Le commerce n'accroît en aucune manière la production. Il peut être considéré comme une nécessité , mais une nécessité fâcheuse, qu'il faut réduire autant que possible. C'est le gui dans le pommier. Les objets qui passent entre ses mains sont , pour la plupart , dénaturés par la sophistication, et cependant il prélève

sur ces objets un bénéfice presque toujours supérieur à celui du fabricant. Voyez par combien d'intermédiaires une marchandise doit passer avant d'arriver à la consommation. Du négociant en gros elle va au négociant en demi-gros, puis au fort détaillant, qui, souvent encore, vend lui-même au petit détaillant. Enfin, il arrive ainsi que la marchandise est payée par le consommateur le double du prix de revient, c'est-à-dire du prix coté par le producteur. Et notez bien une chose, c'est que les plus grandes victimes d'une telle duplicité d'action ne sont pas les classes riches, aisées; ce sont, au contraire, les classes les plus nécessiteuses, les plus pauvres. Le riche, pour les fournitures dont il a besoin, peut faire des approvisionnements; il s'adresse donc directement au marchand en gros, et il s'épargne ainsi, outre les bénéfices des détaillants, la surtaxe qui frappe la vente en détail d'un grand nombre de produits. Le pauvre, qui vit au jour le jour, ne peut faire ses achats qu'au fur et à mesure de ses besoins; il paie donc les objets de consommation beaucoup plus cher que le riche, quoiqu'ils soient inférieurs en qualité: et c'est ainsi sur lui que retombe principalement le mal qui résulte de l'anarchie commerciale. Chose douloureuse à constater! ce sont les épiciers, les droguistes des quartiers les plus pauvres, qui font le plus rapidement fortune.

Le mal est grand ainsi, et cependant nous ne le voyons pas dans tout son effrayant développement. La concurrence, ce terrible minotaure, est-ce au profit des pauvres qu'elle dévore de nos jours les hommes et les fortunes? offre-t-elle des chances égales de succès à toutes les classes de la société?

Un homme, pour établir une entreprise, un commerce quelconque, a exposé tout son avoir. Ses premiers efforts sont couronnés d'un plein succès; il réalise de très-beaux bénéfices. Un second individu, qui a pu constater cet heureux résultat, lui monte une concurrence. Il est riche, beaucoup plus riche que le premier. La lutte s'engage, les prix baissent, la perte remplace les bénéfices. Le premier homme, fondateur de cette industrie, fait des sacrifices proportionnés à ses forces; mais, moins riche que son heureux concurrent, sa bourse est épuisée la première, et il est obligé de quitter l'arène dans une ruine totale. Un troisième et un quatrième surviendront, et ce sera toujours le plus riche qui sortira vainqueur de la lutte: c'est-à-dire que les capitaux attirant les capitaux en raison de leur masse, il arrivera un jour où la fortune publique sera agglomérée dans certaines mains, et qu'elle donnera à ses possesseurs des pouvoirs plus odieux, plus étendus, que ceux dont jouissaient la noblesse féodale du moyen âge. Celle-ci avait au moins pour raison d'être, pour fondement spécieux, sinon légitime, des services réels ou de prétendus services rendus à la patrie; tandis que celle qui en aura fait le pendant, l'aristocratie d'argent, la féodalité mercantile, ne sera que le fruit impur d'un combat inégal entre des forces disproportionnées dans l'arène d'une concurrence désordonnée.

On répond à cela que si quelques particuliers succombent dans la bataille, tout le monde profite de leurs dépouilles; que leurs fortunes, éparpillées dans le domaine public, ont pour résultat de mettre au rabais les objets de première nécessité et de les rendre accessibles aux

masses; qu'en outre cela opère un roulement salutaire dans les fortunes.

Quoique ce raisonnement soit loin d'être rigoureux, nous dirons néanmoins : oui, c'est fort bien, quant à présent; mais tâchez d'allonger votre vue, quittez le terre à terre pour envisager et considérer sous toutes ses faces la dernière conséquence de la marche des choses.

Vous profitez de la concurrence, maintenant. Elle active les intelligences, provoque les progrès. Cela est vrai. Mais, où nous conduit-elle? Voilà ce qu'il importe de connaître avant tout. Puisque nous avons déjà constaté que dans la concurrence le faible est toujours écrasé par le fort; qu'en résultat final, les plus grands capitalistes demeurent toujours maîtres du terrain; il arrivera donc un jour où ils se partageront les différentes branches de l'industrie humaine. Alors, que vous restera-t-il de la concurrence? Une féodalité d'argent qui pourra vous pressurer à sa volonté et pomper toute la richesse sociale.

Ceci n'a rien d'exagéré. « N'avons-nous pas vu, cette année même, le gouvernement subir la loi des compagnies féodales des canaux, qui tiennent dans leurs mains les clefs du commerce de nos plus riches provinces, fixent et perçoivent à leur volonté les péages sur nos voies de communication, comme les seigneurs aux manoirs crénelés du moyen âge dans leurs comtés et leurs baronnies, et se rient des impuissantes lamentations du gouvernement central? N'avons-nous pas vu ce même gouvernement, qui déplorait cette domination des compagnies féodales et qui se disposait à demander au pays des mil-

lions par vingtaine, pour leur faire lâcher cette proie, laisser soutenir et accepter honteusement lui-même, au profit des grands vassaux tout-puissants de la banque, son incapacité prétendue dans la question de l'exécution et de l'exploitation des chemins de fer; tandis que le petit gouvernement de Belgique a couvert en quelques années son sol de rail-ways, qu'il administre fort bien et fort démocratiquement sous nos yeux? Enfin, et c'est ici le comble, quand le Roi des Français, animé par une grande pensée, a voulu réaliser l'union franco-belge, n'avons-nous pas vu les deux gouvernements, les deux nations, les deux rois, arrêtés par l'insolente résistance de quelques grands propriétaires industriels? Les deux gouvernements, les deux nations, les deux rois, n'ont-ils pas subi la volonté de ces vassaux tout-puissants? A-t-il fallu plus de huit jours pour imposer aux dépositaires de la souveraineté nationale la volonté suzeraine de ces seigneurs d'un nouveau genre? Après cet exemple, n'est-il pas évident que ce ne sont plus ni le Roi, ni les ministres, ni la nation, qui gouvernent, mais déjà la féodalité industrielle et financière. » (1)

Et, pour en finir avec la concurrence, n'est-elle pas un élément de désordre et d'immoralité dans le commerce? N'est-ce pas elle qui pousse les marchands, fabricants et négociants à sophistiquer, au grand préjudice de tous, les denrées, les médicaments, les tissus, etc., etc.? Il y a trois concurrents dans la même rue, dans la même localité: si l'un d'eux a falsifié ses marchandises, il peut les

(1) Premier numéro de la *Démocratie Pacifique*.

distribuer à meilleur compte; et les autres, sous peine de ruine, sont obligés de faire violence à leur probité. L'immoralité est forcée. C'est ce qui nous explique comment, en guise de vin, on nous donne de la teinture de bois de campêche; comment, au lieu de boire sur du thé naturel, nous buvons sur un infâme mélange de thé avarié et de chromate de plomb; comment on mélange du sulfate de cuivre avec le pain; comment il se trouve dans le vinaigre de l'acide nitrique, hydrochlorique, sulfurique; comment le lait se trouve être fabriqué avec de la cervelle de veau; comment enfin l'huile d'olive est gâtée par les huiles de graines; le sucre, par la glucose; le café, par la chicorée; le sel, par mille substances dangereuses, les sulfates de quinine par la salicine, etc., etc. — Voyez, en outre, les tissus de laine, de soie, de fil, mélangés avec le coton; le noir d'engrais mélangé avec de la tourbe, etc.

Nous sommes dans une fausse voie, tout nous l'annonce, tout nous le prouve. Prenez une partie quelconque de la forme sociale, et vous verrez qu'elle est contraire à toute loi d'ensemble et d'harmonie. Les inventions nouvelles, les machines, ces conquêtes de l'intelligence sur la matière qui semblaient nous être réservées par la prévoyance divine pour alléger notre tâche terrestre et ne nous en laisser que la partie noble et élevée, ces découvertes entraînent avec elles des malheurs inouïs. A leur apparition

tion, des milliers d'hommes devenus inutiles sont jetés sur le pavé et abandonnés à toutes les angoisses de la misère.

— Cela seul est la condamnation de notre société.

Dans cette société, les meilleures choses deviennent fatales.

Ainsi l'instruction, cette belle et sainte chose que l'homme, de même que le baptême, devrait recevoir en entrant dans la vie et pendant toute sa jeunesse; l'instruction, qui est la lumière salubre fécondant en nous les germes que la nature y a déposés évidemment dans un but; eh bien, l'instruction ne saurait pénétrer aujourd'hui dans toutes les classes sans y faire naître des besoins ne pouvant être satisfaits, et y répandre, par conséquent, à longs flots, l'amertume et le chagrin. Ces classes qui sont condamnées aux durs labours sans grand profit, qui vivent de gêne et de privation, au jour le jour, croyez-vous qu'elles accepteraient leur sort avec la même résignation, le même héroïsme, si leur intelligence était assez développée pour s'élever au-dessus de toutes les conditions sociales et raisonner sur leur utilité respective? Oh! non, et vous pouvez déjà remarquer un fait, c'est que les établissements primaires, en éparpillant partout quelques lueurs, provoquent un mouvement qui doit avoir un résultat dangereux pour la société. Il est dans le cœur de l'homme de graviter sans cesse vers la jouissance, la considération et l'honneur. Or, au fur et à mesure que les intelligences ont compris que ces forces magnétiques sont toutes à l'une des extrémités sociales, au risque de périr en route elles se mettent en branle pour en tenter la conquête. Voyez les enfants du laboureur quitter la

charrue et le hameau pour se lancer dans le monde à la mode, y postuler une place qui, si elle n'est d'un grand avantage pécuniaire, lui apporte du moins cette considération à laquelle il aspire, et dont il n'aurait pas joui ailleurs. C'est là un préjugé, sans doute; mais les préjugés dans notre siècle ont le pas sur la raison.

Les habitants de la campagne ne sont pas seuls à émigrer des basses sphères. Tous les corps d'état qui y sont relégués, tendent de plus en plus à se dégarnir au profit des emplois plus heureusement classés dans la hiérarchie sociale. De sorte qu'en admettant que la société demeure longtemps ainsi, et en en calculant la marche, on peut avancer qu'il arrivera un jour où toutes ses forces, dirigées à son extrémité supérieure, détruiront tout équilibre, en produisant d'un côté pléthore, encombrement; de l'autre, pénurie, solitude. Déjà ne pouvons-nous pas signaler les conséquences funestes de ce mouvement? Cette multitude de jeunes gens que vous rencontrez battant les rues des grandes villes, et se présentant en foule pour se disputer la plus petite place devenue vacante; ces jeunes gens qui, désespérés par les difficultés sans nombre surgissant devant eux pour les entraver dans le but que leur capacité ou leur présomption les avait portés à se croire digne d'atteindre; ces jeunes gens qui sont les chefs des émeutes, les âmes de toute conspiration contre l'ordre de choses existant, d'où viennent-ils? Pourquoi ont-ils quitté la sphère où demeure leur famille? Parce que, en développant leur intelligence, on a développé aussi leur dignité d'homme, et que leur dignité d'homme s'est ré-

voltée contre la déconsidération injuste qui frappe les degrés inférieurs de l'échelle sociale, et la faible part de bien-être qui leur est dévolue.

Oh ! nous n'aurions pas fini, si nous voulions porter nos investigations sur tous les vices qui rongent notre société ; mais ce serait trop élargir notre cadre. Nous allons terminer par quelques réflexions sur le classement des hommes, les entraves qu'ils rencontrent dans leurs aspirations les plus nobles, et l'inutilité de leurs facultés dans la plupart des fonctions qui, aujourd'hui, leur sont imposées.

Vous avez de l'intelligence, vous la sentez ; vous pouvez, comme le malheureux Chénier, porter le doigt sur votre front en disant : Il y a là quelque chose ! Et vous êtes obligé d'embrasser une profession qui l'efface, d'entrer dans une carrière où elle est presque un luxe superflu, où vous ne vous sentez appelé ni par les goûts ni par les aptitudes. Et la société qui vous a rivé à cette tâche répugnante, hostile à votre nature, vous maudira si vous n'y travaillez sans relâche ; elle dira que vous êtes paresseux, si vous cherchez à vous y soustraire ; que vous n'êtes bon à rien ; et, dans sa colère insensée, elle accusera Dieu de la révolte qu'elle trouvera en vous !

Vous avez vingt et quelques années, l'amour naît pur et brûlant dans votre cœur ; c'est la première manifestation de l'un des éléments les plus puissants de votre système passionnel ; c'est le premier bourgeon du printemps de la vie qui ne demande qu'un rayon de soleil pour s'épanouir et boire la rosée céleste d'un

autre cœur ; mais vous n'avez point de fortune ; l'objet de votre amour en manque également ; et, dans son propre intérêt, pour ne pas la livrer avec vos enfants aux angoisses d'une horrible misère, vous devez imposer silence à votre cœur jusqu'à ce que votre position dans le monde soit faite ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que des années en s'accumulant sur votre tête aient flétri votre visage, dissipé les douces illusions, vidé le plus pur encens de l'âme, et qu'il ne reste dans l'homme que sécheresse et désenchantement !

Beaucoup n'ont pas même la consolation d'entrevoir à l'horizon lointain l'espérance de conquérir une fortune propre à donner le bien-être à toute une famille. Ceux-là, s'ils se marient c'est sans consulter les lois de la sympathie, qui sont la condition *sine quâ non* de l'intelligence et de l'harmonie du ménage.

Tout est faux et à rebours des lois de Dieu, dans notre société actuelle. Tout le monde souffre, les riches comme les pauvres, les pauvres comme les riches. Nous trahissons tous notre destinée ! Les riches ne peuvent se trouver heureux que comparativement à la misère des autres ; et la misère des autres, sur laquelle s'appuie leur fortune, leur prospérité, doit réagir dans leurs cœurs pour les comprimer et y soulever des soupirs de compassion. D'ailleurs, sans cela même, leur bonheur ne saurait être complet. Il faut à l'homme la satisfaction pleine et entière de toutes les virtualités de son être ; et comme les préjugés, le ton, ne leur permet pas de se livrer à leurs tendances naturelles, quand elles sortent de la catégorie des fonctions réputées honorables, il s'en-

suit qu'ils les répriment pour dépenser leur temps dans un repos aussi fatiguant pour eux que le travail l'est pour les autres. Triste, oh ! triste société qui froisse toutes les natures sans permettre l'entier épanouissement d'aucune ! Et cependant, lorsqu'un homme, après avoir consacré toute sa vie à la recherche du remède capable de faire disparaître tant de souffrances, se présente à nous en s'écriant avec l'enthousiasme d'Archimède : Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! nous le raillons ! nous lui jetons l'injure à la face, ou nous passons notre chemin sans vouloir l'entendre ! — Tel a été le sort de Fourier, l'auteur de la Théorie Sociétaire, l'œuvre la plus profonde, la plus élevée, la plus étendue que jamais cerveau ait pu concevoir avant lui.

Nous allons tâcher, dans une seconde partie de notre travail, d'esquisser les principaux traits de cette théorie, et nous nous considérerons comme suffisamment récompensés, si, pour prix de nos efforts, nous sommes parvenus à intéresser le lecteur à une conception qui, à nos yeux, est destinée à réaliser ici bas le royaume de Dieu et de sa justice, annoncé par le Christ il y a 19 siècles.

ESQUISSE

DU SYSTÈME DE FOURIER.

Ce n'est qu'en obéissant à la nature qu'on
triomphe d'elle. (BACON.)

.... Man is in part divine

A troubled stream from a pure source.
(BYRON.)

Écoutez dans vos sens, écoutez dans vos âmes.
(LAMARTINE.)

Crois en ton cœur, tout ce qu'il cherche existe.
(DE LAPRADE.)

Les passions sont l'élan de l'âme vers sa
destinée. (M.^{me} DE STAEL.)

Les mots *organisation du travail* ont souvent servi
de texte aux déclamations révolutionnaires ; ceux qui
les mettaient en avant avaient principalement en vue de

critiquer le pouvoir, d'attirer sur lui toutes les animosités politiques, en le montrant comme stupidement obstiné à rejeter tous moyens ayant pour objet de rendre le peuple heureux. La plupart n'en connaissaient ni la portée ni le sens, c'était purement et simplement une amorce aux passions, une devise révolutionnaire.

Or, nous le déclarons tout d'abord, pour Fourier et l'école sociétaire fondée par Fourier, l'organisation du travail est une œuvre de science qui n'a rien de commun avec les menées révolutionnaires, et rien à solliciter des passions politiques.

Les œuvres de Fourier peuvent et *doivent* être scindées en deux parties essentiellement distinctes et *indépendantes* l'une de l'autre.

La première, qui est la plus importante, traite du principe de l'association, de l'organisation du travail, de la combinaison des forces sociales de manière à les faire produire, dans des conditions données, la plus grande somme de biens avec le moins de peine possible. *C'est ce que nous appellerons la partie positive de la découverte de Fourier.*

La seconde entre dans le domaine de la philosophie transcendante; ce sont de pures théories spéculatives, dont l'auteur lui-même a fait bon marché en les appelant *son roman*.

Celle-là est adoptée intégralement par l'école sociétaire.

Celle-ci jouit d'un nombre d'adhérents relativement très-inférieur, et elle compte des opposants même dans le sein de la rédaction du journal la *Démocratie Pacifique*, qui est l'organe de l'école sociétaire.

L'école sociétaire, unanime seulement sur la valeur de la première partie, a dû retrancher la seconde de son manifeste. Or, c'est donc uniquement de cette première partie que nous allons entretenir le lecteur.

Convaincu que Dieu, en organisant les hommes, a dû prévoir une forme sociale dans laquelle toutes leurs forces, toutes leurs propensions natives, aient un emploi utile, harmonique, dont le résultat serait de donner tout à la fois le bien-être à l'individu et aux masses, Fourier a appliqué toutes les forces de son intelligence à la recherche, à la découvrir.

Une seule loi, s'est-il dit, régit la création entière : c'est l'attraction.

Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, l'attraction doit être la révélation de la pensée de Dieu, la manifestation de sa volonté.

Or, les désirs, les penchants, les passions de l'homme, constituant ses seules attractions, ils doivent être les signes révélateurs de sa destinée ; et, loin de chercher à les réprimer, à les contenir, à les étouffer, comme cela se pratique aujourd'hui, et comme cela doit se pratiquer généralement dans l'état actuel des choses, il faut trouver un mode de relations sociales qui, tout en favorisant le développement, puisse nous conduire à l'ordre et à l'harmonie.

Alors l'humanité accomplira sa destinée, et elle sera heureuse ; car Dieu, infiniment bon et juste, doit commander par l'attrait et récompenser par le bonheur, et le signe de la déviation de l'homme ne peut être que la souffrance et la répugnance.

L'homme est heureux dans les voies de Dieu ; l'homme, en dehors des voies de Dieu, souffre.

Voilà les principes sur lesquels repose toute la théorie sociétaire de Fourier.

Maintenant nous allons voir si le mode de relations sociales qu'il propose répond à toutes les conditions qui dérivent de ces principes.

CONTRAT D'ASSOCIATION

ET MATÉRIEL DE LA COMMUNE.

Ouvriers de Dieu, pourquoi ne pas unir
et grouper nos efforts ?

(JOANNY BONNETAIN.)

Une société bien organisée est le plus beau
temple qu'on puisse élever à l'Éternel.

(DE SERRE.)

La commune est l'alvéole de la ruche sociale. Si elle est bien organisée, le canton, qui n'est autre chose que la réunion d'un certain nombre de communes, le sera également, ainsi que l'arrondissement, le département, etc... C'est donc sur la commune que, dans l'ordre social, toute réforme, toute rénovation doit être tentée, expérimentée.

En conséquence, permettez-nous une hypothèse : Nous voilà 16 à 1800 personnes formant environ 400 familles de fortunes inégales. Nous sommes convenus de fonder une nouvelle commune; mais, frappés du désordre et de la grande déperdition de forces et de produits qui résultent du morcellement des propriétés et de l'antagonisme des intérêts, nous formons une association sur les bases suivantes :

Le capital, le travail et le talent étant les sources de toute production et de richesse, constitueront des droits légitimes aux bénéfices généraux de notre société.

Au capital sera attribué 4/12; au travail, 5/12; et au talent, 3/12.

Le capital sera représenté par des actions qui porteront hypothèque sur les immeubles qu'elles représenteront et sur toute la propriété de la société.

Celui qui aura fait une mise quelconque dans le fonds commun, et aura concouru, par son travail et son talent, à l'action générale, touchera une part proportionnelle à son apport dans chacune des facultés productives : *capital, travail et talent*.

Celui qui n'apportera à la société que son travail et son talent, ne concourra dans les bénéfices que pour ces deux facultés. En entrant dans la société, on lui fera l'avance du *minimum*, c'est-à-dire table, logement et vêtements dits de 3.^e classe.

Les femmes et les enfants entreranno au même titre que les hommes.

Le bénéfice *net* de l'année sera réparti ainsi :

1.^o Une part pour servir les intérêts des actions.

2.° Une autre part destinée aux travailleurs, d'après la difficulté et la longueur de la tâche.

3.° Une troisième part pour le talent.

(Nous prions le lecteur d'attendre que nous lui ayons déroulé l'organisation de cette société, pour se prononcer définitivement sur la question de la répartition des bénéfices.)

Ces conventions arrêtées, après avoir acheté le terrain, qui sera de 4 kilom. carrés, la première chose que nous ayons à faire c'est de nous loger; mais, au lieu de bâtir, nous familles, chacune une maison selon nos ressources respectives, au lieu d'élever 400 taudis mal disposés et insalubres, comme ceux où s'étiole aujourd'hui la grande généralité de notre population, au lieu de faire 400 greniers, 400 caves, 400 écuries, 400 feux pour 400 cuisines occupant 400 personnes, nous qui sommes associés, nous construirons au centre de notre terrain un bel édifice, disposé de manière à offrir des appartements plus ou moins grands, plus ou moins somptueux, pour toutes les fortunes. Nous y aurons une grande cave, un grand grenier, une grande écurie, une seule cuisine, dirigée par un petit nombre de personnes, laquelle cuisine donnera lieu à un restaurant où les gens qui aiment les réunions iront manger, et d'où les autres tireront leur nourriture.

Il y aura 3 tables : première, deuxième et troisième, offrant aux consommateurs des repas variés en rapport avec la fortune et les goûts de chacun.

Le sol de la commune sera cultivé comme le domaine d'un seul homme. Les agriculteurs assigneront

à chaque terrain une culture appropriée à sa nature.

L'exploitation agricole étant insuffisante pour occuper constamment la population de notre commune, on y joindra des ateliers, des manufactures, des usines, appropriés aux convenances locales et établis toujours sur un mode unitaire.

Nous pouvons nous arrêter ici pour constater sommairement, par le fait seul de ces dispositions, de grands avantages sur la commune telle qu'elle existe actuellement.

1.^o Le principe d'association affranchit l'homme de l'homme. L'aumône dégradante, et le salaire (cet esclavage déguisé) qui, dans notre civilisation perfectibilisante, inféode le pauvre au riche, le prolétaire au capitaliste, disparaissent de la scène pour faire place à une répartition de la richesse d'après les lois les plus rigoureuses de l'équité, de la justice.

2.^o L'édifice communal, dont les frais de construction ne sauraient excéder ceux nécessaires pour élever les masures, châteaux et taudis épars sur toute la surface d'une de nos communes, a l'avantage d'offrir à ses habitants, outre l'aspect d'un beau monument merveilleusement disposé, des appartements salubres et confortables, chauffés par des courants de chaleur l'hiver, et rafraîchis par des ventilateurs l'été.

3.° La substitution de grandes et vastes pièces à la multitude de caves, greniers, cuisines, écuries, que l'on peut compter dans chacune de nos communes, et pour le service desquels on emploie une multitude d'instruments, une multitude de matériaux, une multitude de personnes, aura pour résultat de procurer un grand bénéfice de bras, de temps, de matériaux et de combustibles qui pourront être utilisés au profit de tous, dans des entreprises productives. Cette substitution aura encore l'avantage immense d'établir l'ordre et l'unité dans les relations de la commune.

4.° Le sol de la commune, livré aujourd'hui à la merci d'une classe de cultivateurs ignorants et nécessaires, semant du grain là où il faudrait planter de la vigne, plantant de la vigne là où il faudrait recueillir du foin, et cela parce qu'ils croient devoir récolter ces objets de première nécessité dans le cercle étroit de leur propriété ou de leur ferme; le sol, disons-nous, confié à des mains habiles et expérimentées, à même d'ailleurs d'exploiter en grand et de profiter de tous les perfectionnements obtenus dans les instruments aratoires, se couvrira d'une végétation luxuriante qui duplifiera les produits.

5.° Entre toutes les branches de l'industrie humaine, il existe une certaine connexion qu'on ne brise qu'au préjudice de leur développement réciproque. L'agriculture est la mamelle des fabriques, des manufactures, des usines; c'est dans son sein que celles-ci puisent leurs éléments de confection; de son côté, l'agriculture a recours à ces trois industries pour ses instruments,

ses ateliers, etc. Il y a donc nécessité d'établir une concordance entre ces différents travaux, et de les combiner les uns par rapport aux autres. Cette harmonieuse distribution des choses n'est possible que par l'association, et le système de Fourier sait en tirer le plus grand parti.

TRAVAIL ATTRAYANT.

La nature , attentive à remplir nos désirs ,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs ;
Nul encore n'a chanté sa bonté tout entière :
C'est par le mouvement qu'il conduit la matière ;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Partout d'un Dieu clément la bonté tutélaire
Attache à nos besoins un plaisir salulaire ;
Les mortels , en un mot , n'ont point d'autre moteur.
..... (VOLTAIRE).

La plus belle , la seule mission que l'on puisse reconnaître à l'homme sur la terre , est sans contredit la gestion de son globe pour son bien-être et l'accomplissement des desseins de Dieu. Or , si , comme nous l'avons établi d'abord , l'attraction est la loi dont Dieu se sert pour traduire sa volonté , toutes nos forces

corporelles et intellectuelles devraient se diriger volontairement et irrésistiblement vers le travail, qui est le seul moyen d'accomplir cette mission.

Pourquoi en est-il autrement aujourd'hui? Pour quatre raisons principales :

1.^o Parce que chaque homme, doué d'une organisation spéciale, apte seulement à remplir telles ou telles fonctions qui lui seraient révélées d'une manière permanente par des tendances plus ou moins énergiques, est en général engagé dans des travaux contraires à ces mêmes tendances.

2.^o Parce que le travail s'effectue dans l'isolement, sans rivalité ni émulation.

3.^o Parce qu'il est continu, monotone et abrutissant.

4.^o Parce qu'il n'apporte presque jamais une part méritée à celui qui l'entreprend.

Pour rétablir les choses dans leur sens normal, que faut-il faire?

Organiser le travail de manière à permettre aux hommes :

De suivre constamment leurs penchants, leurs aptitudes, dans le choix des travaux ;

De se réunir par groupes, par séries, pour que le travail, entrepris avec ensemble et au sein d'une hiérarchie, provoque et active l'essor d'un enthousiasme généreux, d'une ambition noble, d'une rivalité entraînante ;

D'alterner leurs occupations de telle sorte que l'une fasse toujours diversion à l'autre, et qu'ils ne demeurent guère plus de 2 heures sur un même travail ;

De jouir, dans les produits de la société, d'un bénéfice proportionnel à leur concours dans les trois facultés productives : *capital*, *travail* et *talent*.

« Le travail attrayant, dit Hippolyte Renand, est quelque chose de tellement en dehors de nos habitudes, que, sur ce point, l'incrédulité nous étonne peu, bien qu'il n'y ait aucune raison sérieuse à opposer à la possibilité de cette transformation.

» En effet, que l'homme s'amuse ou qu'il travaille, il emploie également ses facultés physiques et intellectuelles ; il s'occupe. Pourquoi certaines occupations sont-elles amusement, plaisir ? Pourquoi d'autres sont-elles travail ou peine ?

» Ce n'est pas parce qu'une occupation est fatigante qu'elle est une peine, puisqu'il est des plaisirs plus fatigants encore pour le corps et l'esprit que les travaux les plus rudes et les plus compliqués.

» Ce n'est pas (sauf la satisfaction directe du sens) dans l'action même que l'on fait que se trouve le plaisir ; cette action est d'ordinaire fort insignifiante par elle-même, et jamais l'homme isolé n'y chercherait des distractions. Ainsi, on ne songe guère, lorsqu'on est seul, à danser, à jouer au billard ; l'avantage ici resterait même aux occupations utiles pour lesquelles l'homme se passionne souvent, pour la culture d'un jardin, par exemple, pour l'art du tourneur, du menuisier, etc.

» Le plaisir retiré d'une occupation, est donc indépendant du plus ou moins de fatigue résultant de l'occupation, et en partie même de la nature de l'acte

exécuté. Dès lors, pourquoi serait-il impossible d'appliquer aux occupations utiles, aux travaux, ces conditions extérieures desquelles dépendent la satisfaction, la jouissance?

» 1.^o Le plaisir se trouve dans les réunions librement formées de personnes qui aiment à être ensemble.

» Donc tout travail doit être exécuté par un groupe dont les membres se sont choisis. C'est ainsi que les hommes donneront satisfaction à *leurs passions affectives*, d'après l'impulsion desquelles ils se sont groupés.

» 2.^o Les hommes réunis pour le plaisir veulent se séparer dès qu'ils en sentent l'envie.

» Donc tout groupe de travailleurs doit être dissous avant que la tiédeur n'ait succédé à l'entraînement. Travaillant ainsi en *séances courtes et variées*, on obéit aux impulsions d'une des passions distributives : la *papillonne*, ou besoin de la variété.

» 3.^o Dans les jeux, constamment en lutte les uns avec les autres, les hommes cherchent à surpasser, à vaincre des rivaux.

» La rivalité doit donc exister entre les groupes de travailleurs; et pour cela plusieurs groupes doivent présenter des produits analogues, comparables, entre lesquels on ne puisse prononcer qu'avec difficulté. Ainsi, pour la satisfaction de la *cabaliste* (besoin de la cabale, de l'intrigue, de la rivalité), les groupes doivent être distribués *en échelle compacte*.

» 4.^o Les hommes sont enivrés de plaisir, quand, par leur adresse ou leur talent, ils obtiennent d'éclatants triomphes dans des assemblées nombreuses.

» Les groupes doivent donc être reliés les uns aux autres par l'organisation sériale, pour que l'attention du plus grand nombre soit portée sur les actes de chacun ; pour qu'il y ait des alliances entre les groupes dont les prétentions peuvent s'accorder contre les groupes à prétentions analogues, et par conséquent rivales. De cette manière, le travailleur se sentant observé, soutenu, applaudi par une masse, sachant que sa part à l'œuvre commune est rendue distincte et mise en relief par le *travail parcellaire*, se trouve dans la condition la plus favorable au développement de l'enthousiasme irréfléchi de la *composite*.

» 5.^o Lorsque les hommes trouveront le plaisir dans les occupations utiles, ils abandonneront nécessairement les amusements sans but dans lesquels ils l'ont cherché jusqu'à ce jour. Lorsque les travaux seront des fêtes, c'est pour ces fêtes qu'ils réserveront tout le luxe, toute la recherche dont il sera possible de les embellir. Ainsi, les passions des sens, *tendance au luxe*, trouveront encore satisfaction dans les réunions de travailleurs, par des dispositions confortables, autant que le permettra la nature du travail auquel elles seront destinées.

» 6.^o Après s'être rangé lui-même sous la *grande loi sériale*, qui resplendit partout dans la nature, l'homme, comprenant enfin que rien dans la création ne lui est fatalement hostile, que le bonheur des autres est le complément de son propre bonheur, sera pénétré d'amour pour ses semblables, de gratitude pour l'intelligence infinie qui a disposé les choses avec un art si parfait. Il se sentira heureux dans ce haut sentiment, dans cette *passion d'unité* qu'il porte au fond du cœur. »

Évidemment, avec le désordre, le défaut d'unité qui règne dans les communes actuelles, il est de toute impossibilité de réunir les conditions démontrées dans les pages précédentes comme étant indispensables pour substituer dans le travail l'attrait à la répugnance ; mais, nous qui sommes associés, nous pouvons disposer nos forces, nos moyens, nos ressources avec harmonie et ensemble, et de telle sorte que les conditions dont il s'agit reçoivent une application complète.

Pour cela faire, comment nous y prendrons-nous ?

D'abord, nous adopterons pour l'organisation du travail le procédé employé par la nature en toute chose et par les savants en toute science, procédé qui consiste à établir des divisions et subdivisions se reliant les unes aux autres par degrés de puissance, pour se résoudre, en dernier terme, dans une unité parfaite.

Que font les naturalistes pour établir l'ordre dans leur science ? Ils la divisent en trois grands règnes : règne animal, règne végétal et règne minéral. Chacun de ces trois règnes est à son tour divisé, subdivisé en séries, groupes et sous-groupes ; autrement, en classes, genres et espèces.

Eh bien, dans les travaux de notre nouvelle commune, nous emploierons une classification analogue. Ils seront divisés en grandes séries, qui elles-mêmes se subdiviseront en groupes et sous-groupes dans lesquels s'enrôleront volontairement les personnes qui se sentiront du goût, de l'aptitude pour le genre de travail que ces différentes divisions comporteront.

Les sous-groupes se relieront au groupe, les groupes

à la série, et les séries à la régence de la commune, qui en est le dernier terme. Absolument comme les communes se relient au canton, les cantons au département, et les départements au pouvoir central; absolument encore comme, dans l'armée, les pelotons se relient à la compagnie, les compagnies au bataillon, etc., etc.

En toute chose, le *criterium* de la perfection organique repose dans la production finale de l'unité.

En résumé, chaque série, composée d'un nombre d'individus plus ou moins considérable, selon l'importance des attributions de cette série, acceptera une branche d'industrie à exploiter. Les travaux d'ordres différents existant dans cette branche d'industrie, seront distribués aux groupes, qui eux-mêmes se fractionneront pour former autant de sous-groupes que le travail leur incombant sera susceptible de divisions par espèces et genres.

Pour peu qu'on réfléchisse aux conséquences de cette harmonieuse ordonnance, on arrive à reconnaître qu'il doit s'établir, entre les groupes et séries ayant des fonctions assimilables, cette rivalité émulative qui électrise les hommes et leur fait enfanter des prodiges. Toutes les divisions de la série chercheront à se surpasser par leurs résultats. Animées par l'esprit de corps, stimulées par le désir du gain, la rivalité sera vive, haletante, exaltée; cependant elle demeurera toujours bienveillante; car, tout étant solidaire entre les hommes de la commune, chacun sera intéressé à ce que son concurrent obtienne des produits plus beaux que les siens.

Pour prévenir la monotonie dans le travail, pour in-

citer l'esprit à de nouveaux efforts, raviver notre attention, utiliser toutes nos facultés et satisfaire au besoin de variété qui existe en nous, les travaux seront alternés de deux heures en deux heures ; c'est-à-dire, qu'après être resté deux heures environ (plus ou moins) sur un même travail, le groupe ou le sous-groupe se débarrassera, ses membres se sépareront, pour se réunir, chacun de leur côté, aux groupes différents formés pour l'accomplissement d'un travail pour lequel ils se sentiront de l'attrait.

Toute réunion, toute corporation doit avoir une tête, une âme pour la diriger unitairement et combiner ses forces. Dans les séries industrielles, partout l'élection sera employée pour la formation de la hiérarchie. Les membres du groupe nommeront les chefs du groupe ; ceux de la série, les chefs de la série, etc. ; c'est-à-dire les hommes à qui ils reconnaîtront le plus d'aptitude et de connaissances dans l'attribution spéciale qui leur incombera. Les caprices et les fantaisies se taisent devant des considérations d'un ordre supérieur. Quand la réputation et l'intérêt du groupe et de la série reposeront principalement sur la possession de bons chefs, ils seront naturellement portés à faire de bons choix. S'ils appelaient à leur tête un homme incapable de les diriger habilement, leur lutte avec les autres groupes et séries d'un travail analogue au leur, serait faible, traînante, ils seraient vaincus, et, outre l'amertume de la défaite, ils auraient encore à subir une perte dans la répartition des bénéfices.

On comprend, d'ailleurs, que des hommes qui travailleront ensemble seront à même d'apprécier leur valeur

réci-proque, et qu'il ne sera dès lors possible de nommer chefs que ceux qui auront justifié d'un talent réel. D'un autre côté, les chefs de groupe et de série ne seront pas des pédagogues ne voyant dans leurs subordonnés que des machines destinées à fonctionner à leur guise et à leur caprice. Ils seront intéressés, comme tous, à ce que chacun, stimulé par le plaisir et l'émulation, se livre à l'entraînement de ses propres impulsions vers le travail. Ensuite, si tel individu, excellent dans telle œuvre entreprise par tel groupe, est reconnu chef de ce groupe, dans telle œuvre de tel autre groupe son aptitude étant moins grande, il occupera un degré inférieur qui le mettra sous la direction de tel individu qu'il était appelé à diriger dans l'autre groupe. Celui qui sera chef là, sera subordonné ailleurs. Cette alternance dans l'autorité aura pour résultat naturel d'établir une grande aménité dans les relations des travailleurs, qui, du reste, auront reçu une éducation exactement semblable, dans ce sens, qu'elle aura favorisé l'essor naturel des aptitudes et vocations dont ils pourront être doués.

Nul ne pourra être admis à faire partie d'une série et à participer à ses bénéfices qu'après avoir fait un noviciat et justifié de son aptitude à remplir une des fonctions qu'elle comporte.

Il est des travaux qui, par leur nature spéciale, sortent des conditions générales de l'attrait : tels sont les arts, les lettres et les sciences, pour lesquels il faut le recueillement et les longues méditations; mais les savants, les littérateurs, les artistes, seront loin cependant de renoncer entièrement au charme de la variété et de la

réunion. Quand le travail sera attrayant, que toutes les fonctions sociales seront ennoblies, pour retremper leurs pensées et donner de l'exercice à leur corps ils seront naturellement portés à se mêler aux groupes actifs et à concourir à des tâches manuelles.

Certains travaux encore n'ont rien par eux-mêmes de susceptible d'attirer directement les hommes. Ces travaux, d'une nature répugnante, seront, autant que possible, accomplis par le moyen des machines. Quant à ceux qui resteraient échus à l'homme, non-seulement on leur attachera une forte rétribution, ce qui, au point de vue matériel, est déjà y ajouter de l'attrait, mais ils seront encore attaqués par tout ce que Dieu a déposé d'élan généreux, d'enthousiasme chevaleresque au sein de la jeunesse. Il y aura pour les effectuer la horde enfantine, composée des enfants les plus intrépides, les plus diables, les plus décidés, de ces *mauvais garnements* qui ne redoutent rien; qui, sortis le matin frais et pimpants de la famille, n'y rentrent le soir qu'avec des habits déchirés et couverts d'immondices. Ces enfants, natures vigoureuses et turbulentes, semblent organisés ainsi exprès pour détruire tout obstacle à l'unité, qui est la destinée des sociétés humaines. Leur honneur, à eux, c'est le dévouement, l'hôte constant de tous les cœurs jeunes. Leurs âmes s'enthousiasment à l'idée de leur utilité. Elles frémissent sous le bruit des applaudissements, quand elles reviennent, tambour battant, musique en tête, d'accomplir une mission pénible! A la parade industrielle, cette milice de Dieu, soutien de l'unité, déploie fièrement ses enseignes en avant de toutes les autres corporations!

« Ainsi, dit Hippolyte Renaud, en douant ces enfants d'un tel caractère, en leur inspirant l'audace et le dévouement, Dieu leur gardait une noble tâche ! Il voulait faire d'eux le soutien de l'harmonie, le corps de réserve toujours prêt à marcher dès que l'accord et l'unité fléchiraient. »

Nous connaissons toutes les objections qui surgiront à la lecture de ces lignes. Nous sommes loin de penser que dans un exposé aussi fragmentaire du système industriel de Fourier, ils soit possible de parer à tous les coups que des esprits prévenus et imbus de préjugés seront disposés à nous porter ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, en entreprenant ce travail nous avons en uniquement en vue d'attirer l'attention sur cette science capitale, et d'engager les hommes de cœur et d'intelligence à l'étudier dans ses livres.

Cependant il nous répugne de clore ce chapitre sans obtenir raison de quelques-unes des objections redoutables que les adversaires de Fourier (c'est-à-dire ceux qui ne l'ont pas lu ou pas compris) jettent à la face de ceux qui se constituent ses défenseurs.

Vous voulez, nous dit-on d'un air triomphant et en prenant une attitude pitoyablement railleuse, vous voulez lâcher la bride à toutes les passions de l'homme, sous prétexte que dans vos mains elles deviennent des ins-

truments de concorde et d'harmonie : pourriez-vous nous dire comment et par quel moyen *la paresse*, *l'ivrognerie*, *la haine* et *l'égoïsme*, passions si fatales dans notre société, doivent être utilisées dans la vôtre ?

(Généralement, après ce rude coup de boutoir, la figure de l'interpellateur s'épanouit d'aise, et il se frotte les mains d'une manière qui signifie : *Tire-toi de là si tu peux.*)

« Que les gens d'esprit sont bêtes ! » (1)

Ni la paresse, ni l'ivrognerie, ni la haine, ne sont des passions proprement dites. Ces trois éléments de discorde ne font pas partie intime, intégrante de notre nature ; nous ne les apportons pas en venant au monde ; mais ils naissent, ils se développent plus ou moins, selon que le milieu social au sein duquel vivent les hommes, est plus ou moins approprié à leurs aspirations naturelles, et conforme aux droits imprescriptibles de tous. En un mot, on peut considérer ces trois vices comme des ressorts faussés de l'organisme de l'homme, qu'il suffirait de rétablir dans leur état normal pour les faire entrer dans les combinaisons de l'harmonie.

D'où naît la paresse ? Nous l'avons déjà laissé pressentir : de l'éloignement invincible que nous éprouvons à remplir telle ou telle fonction répugnante qui nous est imposée par une nécessité quelconque ; du discord qui existe entre cette fonction et notre organisation ; de la continuité et de la contrainte qui lui sont attachées, et qui sont comme deux forces répulsives placées pour nous en éloigner. La paresse n'est donc autre chose que la

(1) Beaumarchais.

révolte de la nature contre ce qui lui est contraire, et elle disparaît du moment où vous agissez dans ses tendances. La paresse n'est que l'effet subversif d'une passion comprimée, gênée dans son essor légitime, dans son développement naturel.

La paresse, envisagée ainsi, peut être considérée comme la boîte de Pandore, la source pestilentielle d'où émanent presque tous les germes mauvais qui croissent dans l'homme. Elle engendre la pauvreté, la misère; la misère engendre l'envie; l'envie infiltre du fiel dans l'âme, et pousse à la haine, à la colère, au crime. Qui peut nier cela? Ne voit-on pas ces déplorables tendances subversives diminuer en raison directe de la fortune, du bien-être?

Dans le tohu-bohu de notre société, les plantes mauvaises étendent leurs ramifications à l'aise; il n'y a que les bonnes qui croissent avec peine sous le plantureux feuillage des premières.

Vous dites à l'homme: sois sobre, actif, aimant, maintiens ta dignité, repousse la colère, la haine, la vengeance; et l'homme qui vous écoute se courbe sous une tâche abrutissante pendant quinze heures par jour, sans pouvoir parvenir à loger, vêtir, entretenir convenablement les êtres chéris qui l'entourent, et qui constituent sa famille, c'est-à-dire, selon la belle expression de Lavater, la chair de sa chair, les os de ses os!

Et l'homme qui vous écoute, doué d'une organisation ardente qui le sollicite irrésistiblement vers une science, un art, une profession quelconque, vers un pôle confus dans son esprit, mais qui n'en existe pas moins, est con-

damné à dépenser toute son activité, toute sa vie, sur une tâche qui lui répugne, pour laquelle il ne se sent ni aptitude ni goût, qu'il fait mal, qu'il n'aborde qu'à la dernière extrémité, quand il y est contraint par les cris de ses enfants affamés ou par la nécessité qu'il éprouve lui-même de manger!

Et l'homme qui vous écoute n'a nulle consolation sur la terre. Tous les jours pour lui forment une chaîne de souffrances dont il voudrait abréger les anneaux. L'ennui le ronge, le chagrin le dévore, le dégoût l'abreuve. Il n'a que des idées désespérantes à donner en pâture à son imagination. Nulle espérance ne brille à l'horizon lointain; tout est sombre et attristant dans son avenir!

Et vous vous étonnez que ces hommes fuient le travail, soient découragés, irrités, envieux et colères! Et vous les blâmez, vous les flétrissez, parce qu'ils s'étourdissent dans l'ivresse, qu'ils abrutissent, qu'ils effacent dans des excès sauvages le funeste don qu'ils ont reçu en intelligence! O comble de démente et d'ironie! vous crucifiez l'homme, et vous voudriez qu'il vous sourît!

Si la question n'était pas aussi brûlante, nous irions plus loin...

Voilà pour les classes pauvres, dira-t-on; mais pour les classes riches?

Les riches, mon Dieu! sont-ils donc si heureux? De même qu'il y a dans les corps d'état affectés exclusivement aux classes inférieures des organisations d'élite faites pour les hautes conceptions dans les sciences, les arts, etc., de même il y a dans les classes élevées des organisations principalement propres à jouer un rôle

ly a des hommes
avant d'avoir
une idée de la dignité
et de la valeur humaine
à la grande honte
de l'humanité

brillant et actif dans les corps d'état. Ni les unes ni les autres ne sauraient être heureuses, car le bonheur de l'homme gît dans l'accomplissement de sa destinée, et sa destinée ne s'accomplit que par le développement harmonique, l'exercice équilibré de toutes les facultés dont la nature l'a doué. Ces organisations déplacées n'étant nullement aptes à remplir les devoirs ou les convenances raffinées que leur impose la sphère où elles se trouvent classées, sont perpétuellement heurtées, froissées, choquées par des éléments hétérogènes. Il en résulte des irritations de caractère, des lésions d'amour-propre, de la haine, etc.

Dans la classe dite bien élevée, la paresse est à la mode, c'est le bon genre. L'oisiveté complète est plus considérée que certains genres de travaux honorables en eux-mêmes. L'antique sagesse l'a dit : *La paresse est la mère de tous les vices*. Il en est certainement dans cette classe qui se livrent à l'étude des sciences et des beaux-arts ; mais tous ne sont pas susceptibles de comprendre le charme et les douces émotions qu'elle procure. Ils ont d'autres besoins, d'autres tendances qui, ne pouvant être satisfaites dans le cercle d'activité où se renferme la classe dont ils font partie, restent à l'état de désirs toute leur vie, s'ils ne sont pas étouffés dans les orgies immondes. D'ailleurs, la classe riche ne saurait, dans l'état actuel des choses, satisfaire à l'une de nos passions les plus impérieuses, celle du changement, de la variété dans le travail. Le travail le plus aimé, le plus en conformité avec notre nature, devient insipide et rebutant même, du moment où il est trop

prolongé. Prenez un homme passionné pour le violon, obligez-le à en jouer chaque jour du matin au soir, bientôt cet instrument, qui faisait son bonheur, ne lui inspirera plus que dégoût et fatigue.

L'homme riche, nous le savons, est libre de quitter et de reprendre le travail selon ses désirs; mais, indépendamment que le travail a peu d'attrait dans l'isolement, les préjugés de l'éducation de famille restreignent considérablement ses ressources dans ce genre. Les plus heureux peuvent compter 2 ou 3 occupations susceptibles d'être alternées d'un jour à l'autre; mais cela est insuffisant. Il faut aux forces corporelles et intellectuelles des exercices contrastés, pour conserver l'équilibre entre elles.

Nous ne sommes pas créés et mis au monde avec des aptitudes diverses et une intelligence destinée à les diriger, pour nous mouvoir mesurément et perpétuellement comme des machines dans le cercle étroit d'une même fonction. Notre organisation est complexe. Elle compte un certain nombre de facultés exigeant une prédominance d'activité relative à leur degré d'intensité et d'énergie sur nous. Toutes les fois que nous faussons ces facultés en cherchant à les employer dans des travaux qui leur sont antipathiques, ou que, au préjudice des autres, nous donnons à l'une d'elles un développement anormal, nous sortons de la ligne naturelle, le travail devient pénible, et nous souffrons.

Pense-t-on que si le travail était ennobli et rendu attrayant par le fait de son organisation sur les plans que propose Fourier, la partie la plus vive, la plus belle de

la jeunesse se livrerait, comme à présent, à l'ennui de l'inactivité ou à des excès aussi ignobles que honteux ? On a beau dire, il ne saurait convenir à la jeunesse de rester claquemurée de longues journées, la plume ou l'outil à la main : il lui faut le grand air, le beau soleil qui vivifie, le mouvement, l'action qui développe le corps et affermit la sapté. Placée dans des conditions de contrainte, la jeunesse les subit ; mais, quand elle réagit, elle réagit violemment. C'est ce qui explique tous ses désordres. Les riches, tout en jouissant d'avantages immenses sur les autres hommes, sont donc loin d'être heureux. Si la fortune leur permet de distraire les ennuis qui naissent de leur opposition aux lois de la nature, ces distractions éphémères sont vite épuisées. Ils se blasent vite sur des plaisirs factices ; leur individualité s'efface, et il arrive un temps où ils ne sont propres qu'à augmenter le nombre des nullités humaines.

Dans le naufrage de l'humanité, les riches ne sont accrochés à quelques branches de salut ; ils ont abordé quelques récifs désolés, où ils s'obstinent à s'attacher, à demeurer dans une contention perpétuelle, tant ils ont peur de tomber dans l'abîme où sont engloutis les autres hommes. Déplorable aveuglement ! Au lieu de faire voile vers la terre promise que leur indique le phare lumineux placé par le génie de Fourier, ils s'obstinent à rester exposés aux tourmentes du vent, à la grande colère des vagues humaines bondissant et mugissant à leurs pieds, pour les emporter un jour, comme le vent emporte les feuilles d'automne.

Il nous reste maintenant à traiter de l'*égoïsme*. Qu'est-

ce que l'égoïsme ? Dans une société comme la nôtre , c'est un sentiment, une passion qui nous porte à nous occuper exclusivement de nous-mêmes , et souvent au préjudice des autres. Mais dans une société où toutes les forces sont liées, combinées, coordonnées entre elles, où tous les intérêts rayonnent vers un centre commun , où tout est solidaire entre les hommes, par suite de leur association, on ne pourra servir son égoïsme qu'en servant également l'égoïsme de chacun ; car nul ne pourra augmenter son avoir, sans augmenter celui des autres ; car, la part de chacun étant prélevée sur les bénéfices généraux de la société, proportionnellement au concours, si l'égoïsme nous détermine à déployer beaucoup d'activité, nous contribuerons à élever la richesse de la société, nous participerons dans sa répartition à une part plus forte ; mais les autres associés, quoique participant pour une part plus faible, n'en participeront pas moins pour une ~~part~~. *part*

C'est ainsi que tout s'explique, quand on possède un criterium infaillible.

RÉPARTITION.

Nous avons déjà dit que le travail de la nouvelle commune serait entrepris par des séries (collection d'un certain nombre de groupes) et par des groupes (collection d'un certain nombre d'individus).

Maintenant, non-seulement certains travaux sont plus ou moins agréables, mais les membres de la société, libres de faire leur choix dans ces travaux, peuvent encore, en suivant leurs tendances, se trouver surabondants sur un point, et insuffisants ailleurs.

Le moyen qu'on emploiera pour rétablir l'équilibre, est aussi simple qu'efficace. Il consiste à augmenter la somme de récompense affectée aux travaux délaissés, et à diminuer celle affectée aux travaux qu'attirent un trop grand nombre de travailleurs.

Les bénéfices de la société ne seront pas répartis d'après le produit du travail spécial de chaque série, de chaque groupe et de chaque individu; mais d'après sa diffi-

culté et son concours au maintien de l'harmonie. Chaque série étant associée, son dividende sera calculé en raison du rang qu'elle occupera dans le tableau des fonctions, divisé en trois grandes classes : *nécessité, utilité et agrément*.

Ce n'est pas, dit Fourier, sur la valeur du produit qu'on règle les rangs, c'est sur l'influence d'un travail en mécanique d'attraction et d'harmonie. Le classement des séries est réglé *selon les convenances générales*, et non selon les produits.

Il estime leur priorité de rang en raison composée des bases suivantes :

1.^o En raison directe de leur concours aux liens d'unité ;

2.^o En raison mixte des obstacles répugnants ;

3.^o En raison inverse de la dose d'attraction.

Ainsi donc, plus un travail sera attrayant, moins il sera rétribué.

La part afférente aux séries se partagera entre les groupes, conformément à ces lois de répartition, et celle afférente au groupe se partagera, en dernier lieu, entre les individus, d'après le nombre et la durée des séances fournies par chacun, et proportionnellement à son grade, c'est-à-dire en raison de son travail et de son talent.

ÉDUCATION.

Que l'enfant grandisse harmoniquement
dans toutes ses facultés, dans la plénitude
de ses puissances. (MICHELET.)

Certes, il a été débité sur cette matière, depuis l'enfance du monde jusqu'à ce jour, d'éloquentes paroles, de belles maximes; mais toutes identiques dans leur essence et ne différant guère que par la forme ou le point de vue simpliste sous lequel chaque auteur a envisagé la question. Du reste, tous ont été d'accord sur ce point, à savoir que, sans se préoccuper des aptitudes essentiellement diverses avec lesquelles naissent les enfants, la chose la meilleure qu'il y avait à faire pour aider au développement de leur nature, était de jeter leur intelligence dans le même moule, en attirant d'abord leur attention, en dirigeant toutes leurs

de l'enfant grandir
dans toutes ses facultés
dans la plénitude
de ses puissances
(MICHELET.)

facultés sur l'étude des mots, des préceptes moraux, des formes de langues anciennes et modernes.

En conséquence, les familles aisées ont envoyé leurs enfants au collège; et d'autres familles, dépourvues de ressources pécuniaires, les ont abandonnés à tous les fléaux d'une nature inculte et déviée.

Une critique complète d'un pareil mode d'éducation ne saurait trouver place dans un travail aussi restreint que celui-ci. Elle ressort, d'ailleurs, de la simple exposition des choses.

Où ne saurait non plus attendre que nous déroulions le système d'éducation de Fourier, qui, à lui seul, pour se présenter lucide et satisfaisant, exigerait autant de pages qu'en contient cette petite brochure. A notre grand regret, nous nous bornerons à essayer d'en donner une idée générale au lecteur. Nous disons : à notre grand regret ; d'abord, parce que c'est ici que devrait se dérouler au regard toute la vie phalanstérienne, et qu'en second lieu, l'éducation de l'enfance est peut-être la partie la plus soignée, la plus complète des œuvres de Fourier. Nous ne sachons pas, en effet, qu'il ait été jamais fait rien d'aussi profond, d'aussi savant sur l'étude de l'homme que la partie de ses ouvrages qui a trait à l'enfance. Il a fallu toute la profondeur de vue, toute la pénétration fine, active et persévérante de ce beau génie, pour se dégager du servage de la routine et parvenir à démêler le vrai du faux, le faux du vrai.

Est-il sensé, est-il naturel, de jeter toutes les intelligences dans le même moule, de leur inoculer de

gré ou de force , pendant sept années consécutives , des langues mortes qu'ils ne s'approprient un instant que pour les oublier plus tard ? N'est-il pas contre les lois de la nature de tenir l'enfance , qui a besoin d'activité , pendant de longues séances , la poitrine courbée sur un pupitre , les jambes croisées sous la table , et tout le corps dans une immobilité qui lui appauvrit le sang et entrave le développement de ses forces et de ses organes ?

Quand certains enfants ont suffisamment pâli sur les livres ; quand d'autres , après quelques mois d'une école insignifiante , ont vagabondé , fainéanté jusqu'à l'âge où il devient question de leur assurer un avenir , on interroge leurs goûts , leurs désirs , pour le choix d'une profession , d'un état ; et alors on est tout surpris qu'ils n'aient rien d'arrêté , que tout soit confus et vague dans leur esprit.

On a fait dévier l'arbuste , et on est étonné qu'il ne soit pas droit !

Les ressorts de la nature se sont amortis par la compression que vous avez fait subir à l'enfant ; ses tendances natives n'ont plus d'essor ; elles sont éteintes , et vous lui reprochez plus tard son peu de vigueur et de spontanéité !

Fourier a compris que c'est lorsque l'homme sort des mains de la nature qu'il faut étudier avec une attention scrupuleuse les germes qu'elle a déposés dans son sein , les épier , les saisir , dès qu'ils se manifestent , pour les féconder immédiatement , dans la crainte qu'ils ne s'effacent ou ne se corrompent par l'abandon.

En venant au monde, nous possédons tous une organisation spéciale recélant en germes des vocations qui nous sont propres, qui caractérisent notre individualité, constituent nos attributs et nous destinent à remplir sur la terre plus ou moins de fonctions, selon que notre nature est plus ou moins riche, multiple et complexe.

L'éducation rationnelle, entendue dans son acception la plus large et la plus élevée, doit être le moyen de faciliter l'éclosion de ces vocations; et ces vocations ayant toutes un caractère particulier, une nuance distinctive, l'éducation doit être particulière et distinctive pour chacune d'elles.

Une éducation aussi complète est impossible en civilisation. Voyons si elle est applicable dans notre nouvelle commune.

Pour que l'enfant puisse développer ses facultés naturelles, il faut qu'il ait devant lui toutes les branches d'industrie, d'arts, de métiers et de sciences.

Dans la phalange, ou nouvelle commune, les hommes associés, ayant les mêmes intérêts, s'organisent par groupes et séries, pour effectuer les travaux et permettre à quiconque le désire d'entrer dans leurs rangs pour participer à la tâche commune. Partout, dans les ateliers, dans les champs, dans les jardins, ce sont donc des groupes d'individus s'occupant passionnément sur un travail qu'ils aiment, et se relayant les uns les autres avec le même enthousiasme. Les enfants se trouveront ainsi nécessairement en face de leurs vocations. Dirigés par une série de professeurs, hommes d'arts,

de métiers, d'action, qui les conduiront d'atelier en atelier, de groupe en groupe, épiaut leurs goûts, leurs aptitudes, une fois ces aptitudes, ces goûts découverts, les leçons qu'ils recevront seront toujours accompagnées de la pratique et données en présence même des objets sur lesquels travailleront les groupes.

Ce ne sera que quand les tendances professionnelles se seront révélées que commencera *l'instruction* ; et, pour *l'instruction*, qui doit décider de l'avenir de l'enfant, c'est encore l'attraction qu'on prendra pour boussole.

Ainsi donc, au lieu de forcer la tête des enfants de choses qu'ils ne sauraient comprendre, au lieu de les colloquer dans le coin d'une salle d'étude ; en phalanstère, on profite de leur curiosité naturelle, de leur besoin de tout connaître, pour les mener d'atelier en atelier, afin de remarquer les travaux qui les frappent le plus et paraissent leur convenir davantage. On leur met en main des instruments miniatures proportionnés à leur force, et avec lesquels ils peuvent, en jouant, s'initier à tous les genres d'industrie. On les organise par tribus correspondantes, en ordres ascendants, aux âges divers. Ces tribus jouissent de prérogatives et privilèges conformes à leurs emplois, successivement plus difficiles. Le symbole, les insignes des tribus, se distinguent principalement par des ornements, tels que de grands panaches. Cet aspect est pour l'enfant classé dans une tribu inférieure, ce qu'étaient autrefois les trophées de Miltiade pour Thémistocle, à qui ils faisaient perdre le sommeil...

L'enfant ne peut être admis à faire partie d'une tribu supérieure qu'après avoir subi avec succès des examens et des thèses sur l'objet qui occupe cette tribu. Il passe ainsi successivement, à mesure qu'il acquiert de la vigueur et de l'intelligence, d'un échelon à l'autre, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à un degré de connaissance qui lui permette de coopérer efficacement et de soutenir avec honneur les rivalités des groupes luttants.

« La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective, qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'harmonie avait comme nous des instituteurs de divers degrés, pour les trois classes riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à l'incompatibilité des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois, et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale ; c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne : elle s'en garantit par un système d'éducation qui est un pour toute la phalange, et qui établit partout l'unité de bon ton.

» Du moment où le travail sera devenu attrayant, il n'y aura nul inconvénient à ce que le pauvre soit poli et instruit. Il y aurait au contraire lésion pour le riche et pour l'industrie générale, si le pauvre conservait les mœurs grossières de la civilisation ; il doit se rencontrer sans cesse avec les riches dans les tra-

vauts attrayants des séries passionnées. Il faut, pour charmer ces réunions, que les manières soient unitaires, généralement polies. Les harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent. La phalange se considère comme une seule famille bien unie; or, il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres (1). »

La nouvelle commune cherchera, fécondera, utilisera donc toutes les forces des hommes. Tous seront libres de développer leur nature, de suivre leurs goûts, leurs vocations, et d'accomplir leur destinée terrestre. Les hautes capacités, les aptitudes éminentes, qui, aujourd'hui, pauvres étoiles méconnues, passent étouffées sous les nuages opaques de notre triste société, verseront abondamment parmi nous les trésors célestes déposés dans leurs âmes. La flamme de leur génie illuminera le monde, et, projetant ses rayons éclatants dans l'avenir, éclairera la marche de l'humanité.

Combien de Newtons, de Christophe-Colombs, de Rossinis, de Paganinis, de Francklins, de De Waths, de Fultons, de Cuviers, ont traversé déjà la vie parmi les masses ignorantes et délaissées, remportant avec eux les précieux germes déposés dans leur sein!...

(1) Fourier.

En résumé, « plein de confiance dans son génie, qui lui a fait comprendre un Dieu bon et éternellement bon, Charles Fourier saisit d'une main puissante le levier de l'attraction, qui devait lui servir à organiser la société; l'attraction matérielle régit le corps, l'attraction spirituelle ou l'attrait régit les âmes; Dieu est bon, donc rien de mauvais ne peut sortir de ses mains; les passions natives de l'homme sont bonnes. Dieu est juste, donc la loi mathématique est sa loi. La loi sériaire est écrite dans ses actes, cette loi sériaire est donc écrite dans le cœur de l'homme. L'attraction d'un astre donne la mesure de l'amplitude de son mouvement; cette même mesure est applicable au mouvement humain de l'homme, donc les destinées sont proportionnelles aux attractions. Voilà la révélation de Dieu, voilà la révélation de l'avenir.

» Une fois en possession de la loi universelle, Fourier commence à déblayer le vieux terrain social. Le *doute absolu* et l'*écart absolu*, voilà son point de départ; il croit en Dieu, il doute de tout ce qui vient de l'homme; il connaît la loi, il évite tout ce qui est contraire à cette

loi; aussi voyez comme sa critique est vigoureuse et saisissante. L'homme passionnel est immuable; mais il fait le bien ou le mal, suivant que le milieu extérieur est plus ou moins consonnant à sa nature. Ce milieu est variable par essence; on peut donc le modifier. Comment doit-on le modifier? Il faut le créer tel, que l'homme, y étant libre, puisse s'y développer librement et harmoniquement. Cette liberté harmonique doit être corrélative aux trois sphères qui la composent.

• *Liberté matérielle.*— Exploitation unitaire du globe. Travail par groupes, et non travail isolé; travail en courtes séances, et non travail monotone et répugnant. Cette condition entraîne la réunion d'un certain nombre de travailleurs sous le même toit. Fourier crée le phalanstère, ce magnifique palais social dont la distribution unitaire correspond d'une manière admirable aux exigences de la loi sériaire; plus de ces misérables chaumières, plus de ces masures boueuses bizarrement parsemées çà et là sur le sol; le triste et sale village civilisé a disparu pour faire place au palais sociétaire; partout la richesse, partout le bien-être et l'éducation. La terre, cultivée par des mains amies et intelligentes; se couvre des produits les plus riches et les plus variés; l'homme n'est plus une matière exploitable; tous travaillent, parce que le travail est devenu passion; tous sont unis, parce que la justice la plus parfaite préside à la répartition des produits. Capital, travail et talent, chaque élément a sa part proportionnelle; le producteur se trouve directement en face du consommateur; le producteur, c'est la phalange; le consommateur, c'est cette même phalange, c'est la pha-

lange voisine; c'est le globe entier : les produits s'achètent ou s'échangent de phalange à phalange. La spéculation improdne et parasite fait place au système économique de la distribution unitaire; plus de concurrence anarchique. — Plus de fraude, plus de banqueroutes : les fruits du travail sont assurés.

» Amélioration des produits; amélioration physique de l'homme; développement intégral de toutes les facultés sensibles; développement de la richesse, luxe externe et interne; voilà les premiers résultats de la liberté matérielle.

» *Liberté spirituelle.* — Quatre ressorts principaux sollicitent sans cesse l'homme à se grouper, à s'associer avec ses semblables. Les affinités électives, qui déterminent toujours la composition des groupes, molécules vivantes de la société, s'unissent alors dans toutes les proportions légitimes et naturelles. Développement libre et intégral des ressorts distributifs et régulateurs : voilà la source de ces modulations admirables réalisées par l'expansion harmonique des sentiments sociaux. L'homme peut donner essor à toute la virtualité de son être; donc plus d'excès à craindre, plus d'engorgements, plus de recurrences à redouter.

» Le système passionnel de l'homme fonctionne enfin dans toute son intégralité, et la résultante de toutes ces forces vient se résoudre dans une magnifique unité. Le ton général est à l'harmonie et au bien; les fonctions, comme les caractères, sont hiérarchisées d'une manière parfaite. Le groupe domine l'individu; la série, le groupe; la phalange, la série..... et ainsi de suite (1). »

(1) A. Cartier.

La science harmonienne n'est au fond que la traduction scientifique de l'institution évangélique. (HIPPOLYTE MORVONNAIS.)

La *liberté* consiste à pouvoir accomplir les actes auxquels nous sollicitons nos attractions, ces voix intérieures qui sont autant d'échos de la voix de Dieu même, et les interprètes de sa volonté par rapport à la forme sociale. (CHARLES PELLARIN.)

Comme il n'entre pas dans notre plan de dérouler complètement le système de Fourier, nous nous bornerons à ces quelques pages, qui, nous l'espérons, édifieront suffisamment le lecteur sur les véritables intentions des phalanstériens et sur la valeur de leur doctrine. Le phalanstère ne sera plus pour lui, comme les Triboulets dégénérés du siècle s'efforcent de le faire entendre, une utopie niaise et impossible, une perspective féerique qui, comme le mirage du désert, est destinée à leurrer les âmes naïves et confiantes. Le phalanstère ne sera pas

une monstruosité égalitaire passant son niveau farouche sur les hommes comme sur les fortunes. La doctrine de Fourier ne sera pas spoliatrice : elle respectera les droits acquis, les fortunes faites. Elle ne sera pas turbulente, révolutionnaire. Elle ne descendra pas dans la rue pour se propager à coups de fusil et s'imposer violemment au monde. Sans bruit, sans trouble, procédant par un essai, dans un coin de la terre, elle étudiera ses moyens, ses forces, sa puissance ; et si ses promesses s'accomplissent, rejetant encore, comme indigne d'elle, toute violence, elle attendra que les hommes, attirés par l'appât du bonheur, viennent se ranger sous sa loi.

Que certains esprits, embourbés dans l'ornière de leur société fangeuse, haussent les épaules à l'aspect d'un pareil tableau, il n'y a rien là qui nous étonne. Écoutez Condillac :

« Au lieu d'observer, dit-il, les choses que nous voulions connaître, nous avons voulu les imaginer : de supposition en supposition nous nous sommes égarés parmi une multitude d'erreurs, et ces erreurs étant devenues des préjugés, nous les avons prises pour des principes. Il n'y a qu'un moyen, ajoute-t-il ailleurs, de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons appris, de reprendre nos idées à leur origine, et de refaire l'entendement humain. »

Vraiment, il y a une chose désolante à constater aujourd'hui, c'est la tendance funeste de tous les esprits à vouloir porter un jugement assuré, péremptoire, sur ce qui leur est parfaitement inconnu. Nul n'a le courage d'étudier, nul non plus n'a le courage d'avouer son

ignorance. On connaît tout, et on ne connaît rien (1). Vive Dieu! Messieurs, avant de vous débattre sous le cauchemar de votre imagination ravagée par les fantômes, avant de vous mettre la lance au poing et de faire d'inutiles efforts pour pourfendre un ennemi qui n'existe que dans votre cerveau, ouvrez de grands yeux, allumez le flambeau de votre intelligence, s'il vous en reste, prenez votre courage à deux mains, et regardez, cherchez, lisez, compulsez. Alors, mais alors seulement, il vous sera permis de juger! Mais, tant que vous vous reposerez uniquement sur les dons que la nature vous a départis, pour aller, sans efforts et par la seule intuition de votre frère génie, anathématiser les sciences qu'on n'acquiert que par de longues veilles, vous ne trouverez pas étrange qu'à notre tour nous haussions les épaules en signe de notre légitime dédain!

Il nous est arrivé d'entendre un gentleman français, pris à l'improviste par de nobles dames, leur définir ainsi la doctrine de Fourier :

« La doctrine de Fourier veut l'abolition du mariage, la communauté des femmes, la loi agraire et toutes sortes de monstruosités. »

— Oh! quelle horreur! s'écrièrent les nobles dames.

Nous aurions bien pris la parole pour confondre le gentleman; mais il paraissait si heureux de sa définition, qu'il y aurait eu cruauté à lui ravir son triomphe.

Depuis que nous connaissons la théorie sociétaire,

(1) Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que de la doctrine de Fourier.

nous avons eu occasion de rompre bien des lances en son honneur. Nous avons eu pour champions de notre civilisation, des hommes de toutes tailles, de toutes nuances, de toutes capacités. Il nous est arrivé souvent, en y songeant, de regretter vivement d'avoir négligé de marquer sur nos tablettes les ébouriffantes niaiseries qu'ils prêtaient à Fourier, pour se donner le plaisir de le pourfendre à leur aise. Cela fait mal, cela choque tout sentiment de pudeur, de penser que des hommes sérieux, recommandables d'ailleurs sous tous les autres rapports, s'établissent les adversaires aveugles de choses qu'ils ignorent. Nous le déclarons à la honte des hommes de notre époque, sur le nombre des détracteurs de Fourier que nous avons eus à combattre, pas un seul n'avait une idée exacte de son système. L'un d'eux, qui, de son propre aveu, n'a jamais ouvert un livre de l'école sociétaire, nous a conseillé sérieusement un jour de faire divorce avec notre croyance!

O vanité des vanités! Tout n'est que vanité!

Parmi les objections qui nous ont été opposées, il y en a de plus ou moins sérieuses. Nous tenons à faire connaître au lecteur celles qui se produisent le plus fréquemment.

PREMIÈRE OBJECTION.

« Cela n'a jamais été, donc cela ne sera pas. »

Devant une pareille logique, le phalanstérien doit s'incliner profondément en faisant ses réflexions *in petto*.

2.^e OBJECTION.

« Si les hommes naissaient avec la même volonté,

les mêmes désirs, je comprendrais la possibilité de votre phalanstère et de ses merveilleux résultats; mais malheureusement nous avons tous des besoins différents, des impulsions contraires : les uns veulent aller par ici, les autres par là. Comment pourrait-on obtenir l'ordre en déchaînant des éléments si divergents ? »

C'est là une contre-vérité étonnante. Les hommes ont tous une aspiration commune : le bonheur : *Nulla est homini causa philosophandi, nisi ut beatus sit* (1). Pour atteindre ce bonheur, il leur faut l'harmonie, l'accord; et, en société comme en musique, l'harmonie, l'accord, ne peut résulter que d'une échelle de tons et de notes. Dire que l'harmonie ne puisse exister entre les hommes vivant dans la même société, qu'à la condition qu'ils aient une même volonté, un même besoin, une même tendance, c'est soutenir cette autre absurdité que, pour l'harmonie de la musique, il faille des sons identiques, des notes identiques. L'harmonie ne naît au contraire, en toute chose, que de la combinaison, d'après des lois voulues, de termes parfaitement inégaux. Prenez vingt, trente instruments ne pouvant tous donner que le même *la*, vous pourrez arriver à l'unisson; mais à l'harmonie, jamais. En nous douant tous de caractères distinctifs, d'aspirations spéciales, Dieu a donc voulu que nous donnions chacun dans l'harmonie du monde la note qui nous est propre.

L'harmonie est à la musique ce que le bonheur est à l'humanité. Elle ne subsiste qu'à la condition que

(1) Saint-Augustin.

chaque note suive sa destination particulière, et entre en accord avec ses sympathiques. Placée en dehors de ces conditions, qui constituent sa sphère d'action naturelle, la note est malfaisante, elle brise l'harmonie, porte le trouble partout. De même le bonheur de l'homme ne subsiste qu'à la condition que son organisation particulière, qui est sa note dans le grand concert de la nature, agisse toujours dans le sens de ses tendances propres, et dans un milieu qui lui est sympathique ; autrement, la loi de son être est manquée, son bonheur détruit, et il porte le désordre dans le sein de la société où il se trouve.

L'harmonie et le bonheur naissent donc du classement naturel des choses, et ils ne peuvent résulter que de la combinaison régulière d'éléments divers.

3.^e OBJECTION.

« Vous dites que les hommes naissent bons : comment se fait-il que la société, qui est composée d'hommes, soit mauvaise et produise le mal ? »

Cette objection spécieuse surprend d'abord ; mais la réflexion en fait bientôt justice, et, pour le prouver, c'est encore à la musique que nous recourons. Pythagore nous a appris que l'harmonie du monde et celle de la musique sont parfaitement identiques.

Voilà un piano de sept octaves. Il est parfaitement d'accord, toutes les notes sont justes. Avec ce piano ne pouvez-vous pas produire une cacophonie épouvantable, une dissidence à blesser l'oreille la moins susceptible ? — D'ailleurs, quand nous disons que la société est

mauvaise, nous n'entendons pas par *société* la réunion des hommes qui la compose ; mais les formes, les lois, les institutions ; l'organisation sociale, en un mot.

4.^e OBJECTION.

« Il est reconnu que l'on fait rarement bien deux métiers à la fois ; à plus forte raison, n'arriverait-on à rien de bon, si l'on en veut exercer cinq ou six. »

Pour répondre à cette objection, nous allons recourir à un de nos compatriotes, M. Ed. de Pompery.

« Sans doute, la division parcellaire du travail est une question *sine quâ non* d'une production rapide et perfectionnée. Mais c'est précisément par un fractionnement en minimas opérations, c'est en réduisant à un simple mouvement, à un acte presque automatique et machinal chaque fonction, qu'on arrive, ou à substituer les machines à l'homme, ou à permettre à l'homme le moins exercé et le moins adroit de remplir convenablement cette fonction. Là où il ne faut plus qu'un simple mouvement de bras ou de jambe, là où l'opération n'est pas compliquée et multiple, il n'est plus besoin d'un long apprentissage. L'homme est affranchi et peut alterner d'un travail à un autre, selon le vœu de sa nature, qui est complexe et lui prescrit un exercice varié et multiple, sous peine d'abrutissement et de mutilation.

» Mais, avant d'aller plus loin, il est encore nécessaire de nous entendre sur ce mot : *métier*. Aujourd'hui, un métier, tel que celui de menuisier ou de maçon, emporte avec lui l'idée d'une multitude de fonctions diverses. Le forgeron, comme l'ébéniste, est obligé de connaître

et d'accomplir plusieurs opérations très-distinctes, et qu'il exerce, à coup sûr, d'une manière très-inégale. Lorsque nous disons qu'un homme exercera plusieurs fonctions, nous ne prétendons donc uniquement dire qu'il exercera plusieurs métiers, selon l'acception de ce mot aujourd'hui. Nous affirmons qu'un homme trouvera dans la division parcellaire, des travaux unitairement organisés, un grand nombre de fonctions variées, auxquelles il pourra prendre part, conformément à ses aptitudes. Conséquemment avec cette explication, s'il est vrai qu'on ne peut pas faire deux métiers à la fois, et, bien plus, un seul métier, car, nous le répétons, un métier aujourd'hui se compose d'un grand nombre de fonctions, on doit comprendre aisément qu'il est très-possible d'exercer convenablement plusieurs travaux dans des ordres de travaux de divers. Et maintenant n'avons-nous pas ici l'expérience qui chaque jour nous démontre qu'après les premières heures données à une occupation, le goût, l'élan, le plaisir et l'adresse avec lesquels nous nous en acquittions disparaissent insensiblement, pour faire place à l'ennui, à la fatigue, qu'entraîne naturellement une fastidieuse monotonie? Passer d'une chose à l'autre est un moyen infaillible de réveiller notre attention, de renouveler nos forces, de ranimer notre être et de l'inciter à de nouveaux efforts. L'alternance des fonctions, loin de nuire à la production, est donc le véhicule le plus puissant de l'activité productrice de l'homme. Elle est le grand levier industriel. »

La tâche serait longue et fastidieuse, s'il nous fallait répondre à toutes les réflexions d'impossibilité qui se

croisent et se multiplient dans le cerveau de l'homme, quand on cherche à lui démontrer qu'il pourrait être heureux, et qu'il souffre; qu'il pourrait accomplir sa destinée, et qu'il est dans la déviation. La plupart des objecteurs n'ont jamais lu Fourier, non plus que ses disciples, ou, s'ils les ont lus, c'est à la hâte, en parcourant une page, et en en sautant dix. Dans un système, tout est lié, et on ne le comprend complètement que lorsqu'on a pu le suivre dans ses principes généraux et dans la succession de leurs déductions.

La littérature d'aujourd'hui nous a habitués à des phrases vibrantes, cadencées, artistement taillées et alignées; mais généralement dépourvues d'idées. Il en est de l'esprit comme de l'estomac. L'esprit, habitué à une nourriture légère, se fait difficilement aux aliments trop nutritifs. Or, Fourier a le tort d'être trop substantiel. La texture de son style est trop serrée, trop nourrie. Ce ne sont pas des phrases que l'on trouve dans ses ouvrages, ce sont des mots ayant tous une valeur intrinsèque, une longue portée. Il ne suffit pas de le lire, il faut l'étudier, le méditer.

Les hommes qui veulent aborder l'étude de la science sociale, doivent donc débiter par les ouvrages des disciples. Fourier a écrit pour les savants, pour les hommes habitués aux études longues et abstraites, et il ne convient de l'entreprendre que lorsqu'on a pu embrasser dans un cadre plus restreint la vue synthétique de son système. Autrement, engagés dans une innombrable quantité d'assertions qui sont en contradiction ouverte avec ce que nous sommes habitués à considérer comme des

vérités absolues, nous sommes tentés, comme autrefois les matelots de Colomb, d'en finir avec le prophète, qui ne nous fait pas toucher au port de salut assez vite, selon le gré de nos désirs (1).

Quand les détracteurs de Fourier veulent frapper de grands coups et épouvanter les âmes timorées, ils ne prennent point pour but de leurs attaques ce que nous avons appelé la partie positive de ses œuvres. Là, ils seraient trop impuissants. Leurs traits, émoussés mille fois, ne sauraient mordre sur cette armure d'irréfragables vérités. La faiblesse se sent, et elle recule devant la force ! Les détracteurs de Fourier se gardent donc bien de se mesurer sur ce terrain. C'est dans la partie purement spéculative qu'ils s'en vont, comme des poltrons, tirailler par dessus les haies, en se sauvant à toute jambe, après avoir lâché leurs fusées éphémères. Ce sont les Bacchantes, les Gnidiens, les antilions, la queue des Solarions, etc., qu'ils appellent à leur secours.

Fourier, disent-ils, renverse de fond en comble les lois les plus saintes et les plus révérees de ce monde. Fourier propose de nouvelles coutumes amoureuses. Cela dit, ils s'enfuient, se gardant bien d'ajouter : *Fourier ne prétend point imposer* à la société organisée en phalanstère telle ou telle morale, telle ou telle coutume, telle ou telle religion ; Fourier laisse les hommes libres

(1) *Destinées Sociales*, par Considérant, et *Solidarité*, par Hippolyte Renaud, sont les deux ouvrages que nous recommandons particulièrement aux lecteurs. Tous les ouvrages de l'école sociétaire se trouvent chez M.^{me} Dauvin, rue Crébillon, 22.

dans leur croyance. *Un phalanstère eût été élevé de son temps, que les mœurs, les coutumes et la religion, telles que ces trois choses sont entendues actuellement, y eussent été respectées.*

Fourier a prévu que la marche incessamment ascendante de l'humanité devait la conduire un jour à la pratique de nouvelles mœurs. L'audace de son génie n'a pas reculé devant le mystère de l'avenir, déchirant son voile et sondant le cœur humain, il a pensé que, placé sous l'influence d'éléments différents de ceux qui lui servent de mobile aujourd'hui, l'homme aurait des besoins nouveaux à satisfaire, et il a *pris acte* des transformations que sa perspicacité lui indiquait comme devant avoir lieu, mais seulement dans un temps très-éloigné. — Est-ce à dire, cela, qu'il veuille imposer à la société réorganisée des réformes morales? Est-il loyal, est-il délicat, de tronquer, de travestir ainsi la pensée d'un grand homme?

D'ailleurs, quand cette partie de Fourier ferait tache dans ses œuvres, serait-ce encore une raison pour rejeter ce qu'elles contiennent de grand, de beau et de bon? Dans le grain, il y a l'ivraie. Newton, qui a découvert la loi d'attraction dans l'ordre physique, a fait aussi les *Commentaires sur l'Apocalypse*. Ne serait-il pas insensé de renoncer au grain, à cause de l'ivraie, et à la découverte de Newton, à cause de ses *Commentaires sur l'Apocalypse*?

Qu'il soit bien entendu que les phalanstériens se bornent uniquement à demander l'organisation du travail basée sur le principe de l'association; que, dans leur système, le *chez soi*, si cher, à juste titre, aux civilisés,

est conservé intact ; et que, si des réformes morales résultent de l'application de ce système, ces réformes seront avouables et pourront être proclamées hautement, à la face du ciel et à la grande gloire de Fourier. La fille du malheureux n'aura plus recours à la prostitution de son corps et de son âme, pour se donner du pain et se vêtir. Le mariage ne sera plus un marché honteux, où le plus pauvre se vend au plus riche. L'étroite solidarité qui existera entre les hommes les portera à s'aimer, et non à se haïr. On n'aura plus sous les yeux le scandale des moyens honteux que dans la guerre ouverte de l'industrie et du commerce on emploie pour faire des fortunes rapides. Les principes du Christ, sa morale pure et éternellement vraie, ne seront plus une lettre morte comme aujourd'hui. Tous les hommes *ayant intérêt* à la pratiquer, la pratiqueront. En un mot, *sans prétendre* qu'elle puisse faire disparaître entièrement le mal de la terre, on peut dire que la société organisée d'après les plans de Fourier aura l'avantage inappréciable *d'en réduire* autant que possible les éventualités.

En vérité, si Fourier ne s'est pas trompé, si sa doctrine n'est par un rêve décevant, s'il est réservé aux hommes de la réaliser et de jouir de ses bienfaits, les générations futures pourront-elles jamais croire à l'indifférence, à la mauvaise foi, à l'hostilité avengle qu'elle rencontre aujourd'hui parmi nous ? Pourront-ils croire que, dans une société où tout est en désordre, où les forces sont gaspillées dans des luttes stériles, où le paupérisme, comme une immense plaie, croît parallèlement aux progrès de l'industrie et de la civilisation,

pourront-ils croire que les hommes, frappés de cécité par une atmosphère épaisse de préjugés et d'erreurs, se soient obstinés à demeurer dans les fausses voies, plutôt que d'écouter et de suivre l'homme qui employait toutes les forces de sa parole, de son intelligence et de son âme à leur démontrer leur égarement, à leur indiquer la route qu'il fallait suivre pour accomplir leur destinée et parvenir au bonheur ! Quand elles se diront, elles qui seront si heureuses ! cette société avait des cantons manufacturiers où les hommes, par suite d'un travail forcé et mécanique, étaient devenus, au contact perpétuel de leurs machines, de secondes machines propres uniquement à faire jouer un ressort, à mettre une roue en mouvement. Leur sang appauvri était infecté par l'air méphitique d'usines étroites et sombres ; leurs corps, tordus par les efforts continuels d'une même action, étaient horriblement difformes et rabougris. Leur santé était épuisée au printemps de la vie. A 20 ans, c'étaient des vieillards, et nul d'entre eux n'était assez fort, assez grand, assez sain, pour figurer sous les drapeaux de l'armée. Dans leur âme, nulle lumière ne projetait ses rayons vivifiants. Dans leur cœur, l'amour de pure essence était inconnu. Ils vivaient comme des animaux, procréant pour satisfaire leurs désirs sensuels, mangeant pour vivre, et buvant pour s'abrutir. Leur salaire, insuffisant pour la subsistance d'une famille, les faisait généralement renoncer au mariage. Seulement, en sortant de l'atelier, une femme suivait un homme.

Et l'on disait que cette société était morale !

Quand la concurrence avait écrasé le chef d'une in-

dustrie, tous les ouvriers se trouvaient jetés sur le pavé, sans ressources, sans travail. Parmi ces ouvriers, il se trouvait des pères de famille gagnant *trois francs* par jour, et l'on s'étonnait qu'ils n'eussent pas réalisé des économies suffisantes pour parer à ces terribles éventualités !

Dans une classe un peu plus aisée, ou, pour être plus vrai, un peu moins malheureuse, les jeunes ouvrières, payées à raison de 40 centimes par jour, ne pouvaient pas subvenir à leurs besoins les plus essentiels ; elles étaient d'ailleurs excitées par la vue du luxe, et voulaient être bien mises : cela était assez naturel. Mais comme un travail de 12 à 14 heures par jour ne pouvait leur permettre de réaliser des bénéfices suffisants pour acheter la robe ou le bonnet qu'elles convoitaient ardemment depuis longtemps, un soir elles rencontraient, en sortant du travail, des jeunes gens qui faisaient briller les perles de leur bourse à la clarté du réverbère, et ces malheureuses jeunes filles n'avaient pas le courage de résister à la tentation. Il y en avait qui se résignaient à l'infamie par des motifs qui eussent été bien louables, s'ils n'avaient pas coûté si cher : c'était pour donner du pain à une mère malade, à un père sans travail.

Et l'on disait que cette société était morale !

Dans toutes les classes, la concurrence industrielle et commerciale constituait une véritable arène de bêtes féroces, où l'on cherchait à se manger, à se détruire les uns les autres. L'épicier du coin de la rue désolait la ruine de son concurrent placé au milieu de la rue. Pour

l'empêcher de vendre, pour lui ravir les chalands par des prix inférieurs, il falsifiait toutes les denrées, au risque d'empoisonner les consommateurs.

La haine et la cupidité étouffaient dans leurs cœurs tout sentiment d'humanité.

Les hommes, au lieu d'employer leurs forces, comme nous, à des travaux productifs se passaient de main en main les produits que le travail de quelques-uns avait fécondés. Ce n'était pas ceux qui travaillaient qui étaient le mieux rétribués, mais ceux qui se passaient de main en main le fruit du travail sans le perfectionner ni l'améliorer.

Chacun n'était pas à même de choisir ses occupations comme à présent. Tel individu qui naissait dans telle sphère, était obligé d'embrasser le travail qui incombait à cette sphère, et, ce travail n'étant le plus souvent nullement en rapport avec l'organisation de l'individu, il s'ensuivait qu'il le faisait mal et avec répugnance. Ensuite, les ouvriers travaillaient dans l'isolement, toujours sur la même tâche pendant de longues heures. Les hommes alors ne connaissaient pas le charme du travail par réunions sympathiques et séances variées. Cependant ils avaient sous les yeux des exemples frappants de la puissance d'entraînement au travail par le seul fait de la réunion : les vendanges, les récoltes de foin et de grains, qui sont des travaux extrêmement laborieux, étaient alors entrepris avec enthousiasme et bonheur. Une chose bien surprenante, c'est qu'il leur soit échappé que c'était le *plaisir d'être ensemble en société et la certitude de finir bientôt une chose pour passer à une autre, qui rendaient ces travaux attrayants.*

Dans cette société, chacun était rivé inexorablement du matin au soir à la même tâche. Ceux qui travaillaient de la tête, le faisaient au préjudice de leur santé; ceux qui travaillaient manuellement, le faisaient au préjudice de leur intelligence. Dans la campagne, c'étaient des hommes bien portants et forts, mais ignorants et stupides; dans la ville, c'étaient des hommes de capacités et d'intelligence, mais frêles et souffrants.

La moitié des facultés humaines était en léthargie.

Les hommes sentaient bien le malaise : de vagues désirs, de vagues espérances, dernières manifestations de leur nature éteinte, voguaient encore sous forme confuse dans leurs cœurs tourmentés; mais les coups redoublés de la déception les dissipaient bientôt! Las de souffrir, ils étaient, comme le malade dans son lit de douleurs, toujours désireux de changer de place et de position. La société eût été un chaos perpétuel, si, pour arrêter ces besoins de la souffrance, on n'avait pas proposé à la garde de la stabilité des lois une multitude d'hommes bardés de fer destinés à contenir les mouvements fiévreux des plus souffrants.

C'est ainsi que cette société employait une grande partie de ses forces à contenir l'autre.

Chose qui vous paraîtra bien étrange! l'Angleterre, la nation alors la plus avancée en industrie, comptait *un tiers* de sa population livrée à la misère la plus épouvantable! Elle avait des magasins immenses regorgeant de toutes sortes de produits, et elle laissait mourir dans son sein des masses affamées! De malheureuses femmes, de malheureux enfants, abâtardis par un travail continu,

ne gagnaient pas assez pour se nourrir et se vêtir convenablement. Les femmes confectionnaient des chemises à raison de 05 c., 10 c. l'une ! Et elles étaient bien heureuses encore lorsqu'elles trouvaient du travail.

Plein de commisération pour ces pauvres ouvriers haletants, prêts à expirer sous la pression d'un labeur forcé qui leur donnait à peine de quoi vivre, un lord généreux s'était levé dans le Parlement pour proposer une loi tendant à réduire le travail de 2 heures par jour ; mais cette réduction pouvant entraîner la perte du pays, ce grain de sable pouvant faire verser le char britannique, on s'est résigné à continuer d'offrir des victimes humaines en holocauste à la concurrence effrénée !

Et l'on disait que cette société était organisée !

En France, en Angleterre, où la misère se développait proportionnellement aux progrès de leur civilisation tant vantée ; dans ces deux nations, si fières de marcher à la tête de l'Europe intelligente, le paupérisme était plus épouvantable que partout ailleurs, et cependant elles avaient d'immenses landes qui ne demandaient qu'un peu de travail pour fournir aux hommes leur contingent de produits.

C'est à faire frémir, à émouvoir la sensibilité la plus rebelle. Quand on y songe ! Des hommes, des frères, ayant un cœur, une âme comme nous, qui, à cette époque d'horrible mémoire, n'avaient des estomacs que pour sentir les tortures de la faim, des yeux que pour pleurer, des bouches que pour se plaindre ! Des hommes traînant leur misérable vie des travaux forcés des manufactures à leur triste grabat ; des hommes couverts

de haillons , sales , abrutis par des excès immondes qui les sauvaient d'abord des réflexions désespérantes , et finissaient par dégrader en eux la noblesse de l'intelligence et la dignité de la créature de Dieu ! Et cependant il y avait parmi eux de ces natures froides et égoïstes qui criaient par-dessus les toits , avec un dédain inouï pour tout sentiment d'humanité , que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; qu'il fallait se garder de rien déranger ; que tout était selon les vœux de Dieu !... Hommes sans entrailles ! Cœurs glacés !... Quand Fourier s'est présenté à eux avec de nouveaux plans en main , ils ont fait retentir les échos de longs rires sataniques.

— Telles seront les tristes réflexions que les générations futures feront sur nous et notre société. Elles déploreront l'aveuglement fatal qui nous a coûté tant de souffrances , sans parler de celles qui nous attendent ; car Dieu sait où nous allons ! Dans les flancs de cette société , l'irritation fermente , l'impatience bouillonne. Certains esprits travaillent clandestinement à en saper les bases ; ils creusent dans les ténèbres souterraines , pour mettre un jour le feu aux poudres et faire éclater avec violence une forme sociale qui n'a su leur donner que la misère ! Ceci est grave , car rien n'est plus vrai , et quiconque se mêle un peu aux couches inférieures de la société peut l'attester. Ce ne sera plus , cette fois , une révolution politique ; mais bien une révolution sociale entreprise par des hommes qui voient dans la hiérarchie la principale cause de leurs souffrances ; par des hommes qui veulent l'égalité absolue en tout et par

tout, et dont le premier acte, le jour où ils s'empare-
ront du pouvoir, sera la dépossession de tous ceux
qui possèdent et la répartition, en égales portions, de la
richesse générale.

Voilà les idées qui germent parmi nous en enfonçant
leurs racines de plus en plus avant dans le sol. Ces
idées, accessibles à toutes les intelligences, servent de
ralliement à tous les mécontents. Leur nombre grossit
de jour en jour. Qu'on y songe donc !...

N'est-il pas désolant de voir que le gouvernement,
en négligeant de s'occuper de la question sociale et de
diriger toutes ces passions qui s'échauffent et s'exaltent
de plus en plus, laisse germer et s'étendre des doctrines
aussi déplorables, aussi subversives ! Attendra-t-on, pour
intervenir dans ces questions brûlantes, que la hiérarchie
soit brisée, l'héritage et la propriété abolis, l'égalité
absolue, la pire de toutes les inégalités proclamée et
soutenue à main armée ? Oh ! pourquoi donc, au lieu de
fermer les yeux et les oreilles pour nier le mal qu'ils ne
veulent ni voir ni entendre, pourquoi les hommes d'in-
fluence s'obstinent-ils à refuser de reconnaître les be-
soins actuels et abandonnent-ils le mouvement des
esprits à l'impulsion dangereuse des passions blessées,
irritées, au ressentiment aveugle de ceux qui ont souf-
fert contre ceux qu'ils accusent de les avoir fait souffrir ?
La doctrine des communistes n'est autre chose qu'une
réaction violente. Las d'être relégués au bas de l'échelle
sociale, où depuis si longtemps ils font d'inutiles efforts
pour en franchir quelques degrés, ils ont résolu de la
couper à la base et de meurtrir par sa chute les hommes

égoïstes qui refusent de leur tendre une main généreuse pour les faire participer au bien-être dont ils sont les instruments les plus actifs. Ne serait-il pas temps que les intelligences éclairées fissent comprendre à ces hommes qu'ils font fausse route, qu'ils marchent à un abîme sans fond ; que leur égalité absolue serait une anomalie dans la nature ; que la vraie égalité, la vraie liberté gît dans le classement libre, dans le développement normal et régulier de toutes les inégalités, c'est-à-dire de toutes les vocations, de toutes les énergies internes de chacun.

Ne leur parlez pas de politique, ils n'en veulent plus. Ce ne sont pas des droits illusoires qu'il leur faut. Que leur importe, en effet, l'égalité devant la loi quand ils sont esclaves par le fait ; leur admissibilité aux emplois civils et militaires quand le défaut d'éducation et de savoir leur en interdit l'accès ; que leur importent les droits électoraux à ceux qui manquent de pain et de lumière ?

Longtemps leurs regards désolés se sont dirigés vers la politique qu'ils considéraient comme un port de salut ; mais la politique, en tourbillonnant sans cesse dans des formules surannées, en restant perdue dans les hautes régions d'une métaphysique quintessenciée ou en se rapetissant à de mesquines disputes, la politique a perdu leur confiance. Il leur faut maintenant des choses positives, des améliorations réelles, des réformes qui tendent à réaliser, dans le domaine des faits, les idées de justice, d'égalité et de liberté depuis si longtemps si vainement promises.

A coup sûr, devant une pareille mission, la politique pure, telle qu'elle est entendue aujourd'hui par la grande majorité de la presse, doit se déclarer impuissante.

Arrivés à cet âge où l'on commence à vivre de la vie sociale, nous avons vu des hommes parfaitement unis sous d'autres rapports, mais retranchés respectivement dans des citadelles politiques d'où ils échangeaient des paroles de menace et de vengeance. Nous avons voulu nous éclairer sur la valeur des opinions belligérantes afin de nous lancer dans la mêlée en nous appuyant sur une conviction énergique et sainte. Le résultat de notre examen fut loin d'être satisfaisant. Parmi tous les drapeaux politiques qui flottaient dans l'air comme symboles, comme enseignes d'une croyance, d'une foi, aucun ne portait une devise assez large, assez compréhensive pour nous convaincre de la bonté de sa cause et principalement de l'efficacité de ses moyens. Cependant, nos sympathies nous inclinaient davantage vers le parti républicain. Si ses principes étaient vagues, si son but était indéterminé, il y avait dans son sein de nobles cœurs, de grandes intelligences qui, froissées par la vue des souffrances de l'humanité, protestaient énergiquement contre tout ce qu'elles considéraient comme devant être la cause de ces souffrances. Ces protestations, bonnes et généreuses dans leur essence, auraient entièrement conquis notre ardent amour pour la justice et la liberté et notre haine implacable contre tout ce qui revêt les nuances infinies du despotisme et de la corruption si nous avions pu voir en elles les moyens de réaliser une si-

tuation meilleure ; mais, malgré tous nos efforts pour pénétrer, par la pensée, dans leur république, nous n'y découvrions nulle part les moyens de remédier au mal en satisfaisant à tous les droits légitimes de l'humanité. Toutes les républiques sur lesquelles nos néorépublicains auraient sans doute calquer la leur nous paraissaient incapables de satisfaire aux besoins généraux et de répondre à l'espérance des masses. Est-ce dans les républiques antiques qu'ils auraient puisé les éléments de formation de la république française ? Mais nous trouvions leurs conditions d'existence dans des institutions hostiles à la liberté. L'esclavage régnait dans toute sa force, et des lois restrictives, en étouffant toute spontanéité individuelle, paralysaient l'essor du progrès dans l'industrie et dans les arts.

Tout était mesuré, compassé, calculé de telle sorte, que, véritable marionnette, l'homme ne pouvait agir qu'en touchant le ressort de la loi.

Dans les républiques modernes, en Amérique, en Suisse, nous trouvions le même chaos, la même confusion, la même souffrance que dans les gouvernements constitutionnels. Il nous restait à savoir si les républicains français possédaient un mécanisme supérieur, propre à assurer la paix au monde, à éteindre la mendicité, à mettre un terme aux perturbations industrielles, à régler la production et à établir un mode de répartition équitable. Malheureusement nous arrivâmes à reconnaître que tout leur secret n'est autre que l'ancien procédé qui consiste à faire subir au pouvoir des modifications plus ou moins profondes et à substituer à l'inamovi-

bilité du roi le règne temporaire d'un premier magistrat renouvelé périodiquement. Cette première victoire remportée, les républicains, qui se disent animés d'un généreux amour pour le peuple, lui promettent monts et merveilles.

Il ne suffit pas de promettre, il faut garantir, et la garantie ne peut reposer que sur des plans démontrant clairement la marche qu'on doit suivre, sur une combinaison scientifique des forces qui sont en jeu dans la société. Or, il faut bien le dire, les républicains n'ont jamais présenté rien de semblable.

Sous la restauration le libéralisme affectait aussi de saintes ardeurs pour le peuple; il gémissait profondément sur ses misères, il le flattait, il le caressait, il le consolait par ses paroles, il lui faisait luire dans l'avenir des rayons d'espérance. A entendre ses organes, il n'y avait qu'un seul obstacle à sa liberté, à son bonheur; mais quand cet obstacle a été détruit, quand les fascinateurs sont arrivés au pouvoir, quand ils ont voulu mettre la main à l'œuvre ils ont reconnu l'impossibilité de gouverner avec des idées abstraites de liberté une société en proie à l'antagonisme universel.

L'opinion publique a été mystifiée, l'attente générale trompée. Désormais les plus beaux sentiments ne sauraient être des garanties suffisantes. Il faut, de plus que la volonté de faire, le pouvoir de faire établi catégoriquement sur un ensemble de conditions positives.

Dans le parti républicain il y a d'ailleurs une distinction à faire. Il est composé d'hommes de conviction et d'hommes ambitieux et rancuniers. Ceux-ci sont les plus

ardents, les plus violents ; ce sont eux qui poursuivent avec un acharnement diabolique le gouvernement actuel pour arriver à installer tant bien que mal un ordre de choses nouveau dans lequel leurs prétendus services pourront leur donner des droits à la possession des meilleures places. Pour ces hommes, les principes sont le masque, l'ambition le mobile. S'ils refusent aujourd'hui de la main du gouvernement les positions qu'il pourrait leur offrir, c'est qu'elles ne correspondent pas à leurs prétentions exorbitantes, et qu'ils espèrent, en flattant les préjugés du peuple, le pousser à entreprendre une révolution dont eux seuls recueilleraient les fruits.

La république, dans leurs bouches, a tant de ressentiment, tant de menaces, tant de colères insensées, qu'elle terrifie les natures les mieux intentionnées et fait faire halte à l'humanité épouvantée !

Si ces déclamations furibondes étaient inspirées par le désir d'arriver à un but déterminé, précis, saisissable ; si elles pouvaient contribuer à asseoir carrément sur une base solide le règne de la justice et de la liberté, elles seraient compréhensibles et excusables jusqu'à un certain point ; mais se décider à marcher dans le sang, à traverser de nouveau une révolution dont nul ne pourrait prévoir le terme, pour satisfaire des ambitions personnelles ou pour arriver à la conquête d'une chose qui, au dire de M. de Cormenin lui-même, est différente pour chacun des esprits qui la poursuivent, voilà qui doit être pour les gens sensés l'objet d'une vive affliction.

Il est à remarquer que toutes les mesures de rigueur prises par le gouvernement depuis 1830, telles que la loi

sur la presse, la loi sur les associations, etc., qui font le texte des déclamations révolutionnaires, lui ont été imposées par les nécessités de la position que lui avait faite la partie violente des républicains. Quand un gouvernement se voit menacé par des provocations incessantes, par des injures grossières et des manifestations à main armée, il est tout naturel qu'il prenne des mesures de sûreté.

Maintenant, en considérant le parti républicain dans ce qu'il a de plus honnête et de plus loyal, en pénétrant dans la pensée de ces hommes généreux qui se laissent aller à l'animosité que provoque dans leurs cœurs la vue des injustices qui règnent encore dans nos relations sociales, que dirons-nous ? Hélas ! ce que nous leur avons dit mille fois dans nos conversations amicales : Votre république ne donnera pas du pain à ceux qui en manquent. Votre république inscrira sur le frontispice de son édifice une nouvelle déclaration des droits de l'homme qu'elle sera impuissante à réaliser. Elle proclamera, en principe, l'affranchissement de toute corvée et de tout joug ; et, en fait, il en sera comme aujourd'hui, ni plus ni moins.

La république ne possède pas la notion scientifique qui sert à organiser. Elle nie, sans rien affirmer. Elle laisse subsister la cause du mal, qui réside bien plutôt dans les vices de notre régime industriel, dans l'état faux et anarchique de notre société, que dans notre forme gouvernementale. Dire que cette forme gouvernementale est un obstacle absolu à la marche du progrès, qu'il faille la détruire pour arriver à l'accord des éléments de la sociabilité, c'est être ou de mauvaise foi

ou aveuglé par l'esprit de parti. La liberté de la presse, quoique fâcheusement restreinte par les lois de septembre, est encore assez large pour donner accès aux idées de progrès et de rénovation. Le saint-simonisme, qui attaquait le principe de la propriété et de l'hérédité, avait ses organes autorisés par le gouvernement ; et le communisme lui-même se développe aujourd'hui à la face du ciel, sans que nous sachions que la censure ait tenté de l'entraver, au moins dans son exposition théorique. Avec cette liberté de produire ses idées, quand elles ne contiennent rien de subversif et *qu'elles sont bonnes*, on peut arriver pacifiquement au pouvoir, surtout lorsque, comme le parti républicain, on possède d'aussi habiles écrivains.

L'histoire nous apprend que toutes les réformes qui se sont opérées dans le monde ont été acceptées par les intelligences longtemps avant d'entrer dans le domaine des faits, longtemps avant d'être sanctionnées par les lois. L'ordre naturel et logique veut donc que les idées précèdent les faits. Or, avant de nous lancer tête baissée dans une lutte contre le pouvoir régnant, portez à notre connaissance le bien qui doit résulter de l'avènement de la république ; montrez-nous un avenir qui puisse nous passionner par les actes qui lui sont réservés ; montrez-nous une forme sociale dans laquelle l'homme puisse relever son front abattu par la misère pour remercier le ciel de l'avoir sauvé enfin de l'abjecte condition où il est tombé. Alors, ayez-en l'assurance, les instincts généreux de la nation s'associeront à votre œuvre, et nulle compression ne saurait en en-

traver l'accomplissement. Mais, si vous demeurez dans les vaines déclamations, si votre apport dans l'œuvre de la régénération sociale se borne à répandre des formules dont personne, assurément, ne saurait contester la convenance théorique, mais qui sont irréalisables jusqu'à ce qu'on ait opéré préalablement l'accord des intérêts, on ne vous regardera que comme des hommes de bons désirs entraînés dans les fausses voies par les fictions politiques.

Supposez la république proclamée et vous à sa tête, l'autorité en main, que ferez-vous ?

Vous vous débattrez vainement sous l'étreinte de cette question inexorable. Les grands mots de libertés publiques, d'honneur national vous arriveront en foule en témoignage de vos bonnes intentions. Vous indiquerez un but accepté par la généralité des hommes ; mais les moyens de l'atteindre vous sont inconnus. Vous serez bien forcés de reconnaître, en voyant chaque jour votre camp déserté par vos plus zélés partisans, que ce but ne saurait être obtenu par des réformes purement politiques. De ce côté-là les principes essentiels nous ont été conquis par les deux révolutions dernières. Nous sommes, de par la loi, égaux en droits ; nous possédons le principe électif, l'application en est trop restreinte il est vrai, mais le principe est conquis et la marche naturelle des choses tend nécessairement à l'élargir de plus en plus. Maintenant, l'œuvre qu'il nous reste à accomplir, celle susceptible de faire un digne complément aux conquêtes de nos pères, consiste à traduire en faits, en réalités vivantes, les principes de li-

berté et d'égalité là où ils n'existent encore qu'à l'état de théorie. Voilà la noble tâche qui nous est échue et vers l'accomplissement de laquelle doivent tendre toutes les forces, toutes les aspirations généreuses des hommes. Or, pour l'accomplir, nous nions qu'il faille encore subir les désolantes commotions d'une révolution, nous nions que la république ait rien en propre qui ait puissance d'affranchir les intérêts asservis et de nous conduire à l'incarnation de cette œuvre de justice.

Mannet, un des hommes les plus vénérés par les républicains, disait d'eux : « Ce sont des têtes non mûries par l'expérience. » Il disait encore : « La république a pu séduire des âmes élevées ; mais elle ne convient pas à un grand peuple dans l'état actuel de nos sociétés..... Le trône est la garantie de la liberté..... La liberté est inséparable du trône. »

Sans nous arrêter sur la valeur des opinions de cet homme remarquable, nous dirons que nous ne voyons rien dans la république qui puisse compenser les épouvantables catastrophes qu'entraîne toujours avec elle une révolution. Le mal n'a pas ses racines dans le système monarchique ; il serait détrôné que le mal persisterait encore. Le mal prend sa source dans l'insolidarité qui divise les hommes et les rend hostiles les uns aux autres, dans l'antagonisme des intérêts, dans le défaut d'ordonnance et d'harmonie qui, en isolant nos forces, les affaiblit, qui, en les opposant, les paralyse. L'association, voilà le remède, voilà le terme supérieur destiné à fonder dans une unité harmonieuse les partis politiques, qui, aujourd'hui, l'œil plein de feu et de

colère, s'accusent réciproquement d'être une entrave au progrès. Les vieux dogmes du libéralisme ont fait leur temps. La France intelligente les a dépassés ! Il nous reste encore de riches moissons à cueillir. L'avenir, qui, selon la belle expression de Lamartine, est le champ de Dieu, montre à notre intelligence attentive, à nos cœurs pleins de compassion pour nos frères, la noble tâche de les relever de l'abîme pour les placer dans cet état heureux où l'homme, arrivé à l'apogée de sa puissance, tourne sa face radieuse vers le ciel pour entrer en communication avec lui ! A nous, hommes de l'avenir, l'accomplissement de cette belle mission ! Écoutez, écoutez la grande voix de Béranger, le poète bien aimé de toute la France :

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions ;
Travail, groupé par phalange
Dans un cercle d'attraction.
La terre après tant de désastres
Avec le ciel forme un hymen ,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain !

11 APR 1964

2 11 1964

106

